LIBRARY OF PRINCETON
THEOLOGICAL SEMINARY

BL1015
.P23
v.2

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME DEUXIEME

SOMMAIRE

TEXTES SANSCRITS DÉCOUVERTS AU JAPON. — Lecture faite devant la Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, par M. F. Max Müller, Membre étranger de l'Institut, traduit de l'anglais par M. de Milloué. Revu, corrigé et annoté par l'auteur.

O-MI-TO-KING, ou Soukhavati-Vyouha-Soutra, d'après la version chinoise de Koumarajiva, traduit du chinois par MM. Ymaïzoumi et Yamata.

LA MÉTRIQUE DE BHARATA. — Texte sanscrit de deux chapitres du Nâtya-Çâstra, publié pour la première fois et suivi d'une interprétation française par M. Paul Regnaud.

ANALYSE DU KANDJOUR ET DU TANDJOUR. Recueil des Livres sacrés du Tibet, par Alexandre Csoma de Körös, Hongrois-Siclien, de Transylvanie, traduite de l'anglais et augmentée de diverses additions et remarques par M. Léon Feer.

Nous devons à l'obligeance de MM. Breitkopf et Hartel, de Leipsig, les types sanscrits du travail de M. Max Müller. — Notre excellent confrère et ami, M. Victor Goupy de Paris, a bien voulu mettre à notre disposition le matériel entier des types tibétains de sa collection de caractères orientaux, pour l'exécution des travaux de M. Feer (tomes II et IV). Qu'il reçoive l'expression de notre gratitude.

L'IMPRIMEUR.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 7.

THEOLOGICAL SEMIN

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME DEUXIÈME

F. MAX MÜLLER

TEXTES SANSCRITS DÉCOUVERTS AU JAPON

Y. YMAÏZOUMI

O-MI-TO-KING DE KOUMARAJIVA

P. REGNAUD

LA MÉTRIQUE DE BHARATA

L. FEER

ANALYSE DU KANDJOUR ET DU TANDJOUR

LYON

IMPRIMERIE PITRAT AINÉ

4, RUE GENTIL, 4

1884

TEXTES SANSCRITS

DÉCOUVERTS AU JAPON

LECTURE FAITE DEVANT LA « ROYAL ASIATIC SOCIETY OF GREAT BRITAIN AND IRELAND »

PAR

M. F. MAX MÜLLER

MEMBRE ÉTRANGER DE L'INSTITUT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. DE MILLOUÉ

— REVU, CORRIGÉ ET ANNOTÉ PAR L'AUTEUR —

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/textessancritsde00mull

TEXTES SANSCRITS

DÉCOUVERTS AU JAPON

LECTURE FAITE DEVANT LA « ROYAL ASIATIC SOCIETY OF GREAT BRITAIN AND IRELAND »

PAR

M. F. MAX MÜLLER

MEMBRE ÉTRANGER DE L'INSTITUT

RADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. DE MILLOUE

— REVU, CORRIGÉ ET ANNOTÉ PAR L'AUTEUR —

Les plus anciens des membres de cette Société se rappelleront probablement quel immense intérêt suscita, en 1853, la publication de la vie et des voyages de Hiouen-Thsang, traduits par Stanislas Julien. Cette description par un témoin oculaire de la situation religieuse, sociale, politique et littéraire de l'Inde au commencement du septième siècle de notre ère, fut comme une fusée de sauvetage apportant le câble de salut à toute une foule de savants, qui se débattaient, prêts à se perdre, dans l'océan de la chronologie indienne; tous, quel que fût leur objet spécial, histoire de la religion, de la littérature, de l'architecture ou de la politique de l'Inde, tous s'empressèrent de saisir ce bienheureux câble. Tandis que maints ouvrages sur la littérature indienne, publiés il y a vingt-cinq ans, sont maintenant délaissés et oubliés,

les trois volumes du Hiouen-Thsang de Julien conservent un intérêt toujours nouveau et fournissent d'inépuisables sujets de discussion, ainsi qu'on peut le voir même dans le dernier numéro du journal de votre Société.

J'eus l'honneur et le plaisir de collaborer avec Stanislas Julien alors qu'il compilait ces volumineuses listes de mots sanscrits et chinois qui ont servi de base à sa traduction de Hiouen-Thsang et lui ont permis de résoudre, dans son ouvrage classique *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits*, une énigme qui avait longtemps embarrassé les savants orientalistes, c'est-à-dire de trouver pourquoi les noms sanscrits ont été si complètement dénaturés et rendus presque méconnaissables dans les traductions chinoises des textes sanscrits, et comment on peut les ramener à leur forme première.

J'avais aussi l'honneur et le plaisir de travailler avec votre regretté président, le professeur H.-H. Wilson, lorsque après avoir lu les ouvrages de Julien, il conçut l'idée qu'on pourrait encore trouver dans les monastères de la Chine quelques-uns des textes sanscrits originaux dont on avait retrouvé les traductions chinoises. L'importance que lui donnait sa position de président de votre Société et ses relations personnelles avec sir John Bowring, alors résident anglais en Chine, lui permirent de mettre en mouvement une organisation puissante pour atteindre son but; et si vous vous reportez à quelque vingt-cinq ans d'ici, vous retrouverez dans votre journal une exposition complète de la correspondance qui fut engagée entre le professeur Wilson, sir John Bowring et le docteur Edkins au sujet de la recherche des manuscrits sanscrits dans les temples et les monastères de la Chine.

Le 15 février 1854 le professeur Wilson écrit d'Oxford à sir John Bowring :

« Je vous envoie ci-joint une liste des livres sanscrits apportés en Chine par Hiouen-Thsang dans le milieu du septième siècle et dont une grande partie ont été traduits en chinois par lui-même ou sous sa surveillance. Si quelques-uns de ces livres et principalement les originaux existent encore, vous rendriez grand service à la littérature sanscrite et à l'histoire du buddhisme en nous en procurant les exemplaires. »

C'est un fait bien connu que bien longtemps avant l'époque de Hiouen-Thsang, c'est-à-dire longtemps avant le septième siècle de notre ère, un grand nombre de manuscrits sanscrits avaient été importés en Chine. Ces

importations littéraires ont commencé dès le premier siècle après Jésus-Christ; en effet nous lisons dans les relations de la première expédition des commissaires envoyés dans l'Inde par Ming-Ti, empereur de la Chine, second monarque de la dynastie orientale de Han, vers l'an 62, que ces envoyés revinrent en Chine avec un cheval blanc chargé de livres et d'images[1]. Il est constaté dans la suite du récit que « ces livres existent encore et sont l'objet du respect et de l'adoration. »

A partir de l'époque où le buddhisme fut officiellement reconnu en Chine[2], nous trouvons une succession presque ininterrompue d'importateurs et de traducteurs de textes buddhiques, et même quelquefois aussi brahmaniques, jusqu'aux deux fameuses expéditions entreprises, l'une par Fa-Hian (400-415 av. J.-C.), l'autre par Hiouen-Thsang (629-645). Les voyages de Fa-Hian ont été traduits en français par Abel Rémusat (1836), en anglais par Beal (1869) ; ceux de Hiouen-Thsang ont été vulgarisés par l'admirable traduction de Stanislas Julien. On raconte que Hiouen-Thsang rapporta de l'Inde plus de cinq cent vingt fascicules, ou six cent cinquante-sept ouvrages différents, qui faisaient la charge de trente-deux chevaux[3].

Les premiers traducteurs qui nous soient connus sont ceux qui ont écrit sous le règne de l'empereur Ming-Ti (62 av. J.-C.), c'est-à-dire Kâsyapa Mâtanga (appelé quelquefois Kâsyamatânga); et Tsu-fah-lan (Gobhara*n*a?)[4]; ils avaient rapporté quelques livres buddhiques de grande importance. Le plus connu de leurs livres est le « Sûtra en quarante-deux articles », sorte d'épitomé dela religion buddhique. Il est très douteux que ce livre ait jamais existé soit en sanscrit, soit en pali, et beaucoup de difficultés seraient aplanies si nous admettions, avec M. Feer, que ce susdit Sûtra en quarante-deux articles était bien l'œuvre de Kâsyapa Mâtanga et de Gobhara*n*a[5], qui jugeaient cet épitomé des doctrines buddhiques, tiré de textes originaux, utile pour leurs nouveaux convertis chinois. Ils ont pourtant traduit le Dasabhûmi-

[1] Beal, *Travels of Buddhist Pilgrims*, Introduction, p. 21; *Chinese Repository*, vol. X, n° 3, mars 1841.

[2] Voir un récit de l'Introduction du buddhisme en Chine, dans le *Journal asiatique*, août 1856, p. 105. *Recherches sur l'origine des ordres religieux dans l'empire chinois*, par Bazin.

[3] Stan Julien, *Pèlerins bouddhistes*. Vol. I, p. 296.

[4] L. Feer, *le Sutra en quarante-deux articles*, p. 27.

[5] Le *Dhammapada*, par F. Hû, suivi du *Sutra en* quarante-deux *articles*, par Léon Feer, 1878, p. 24.

Sûtra et une vie légendaire de Buddha que M. Stanislas Julien supposait être le Lalita Vistara. Leurs traductions nous permettent d'assigner à ces livres sanscrits une date antérieure au commencement de notre ère[1].

En 150 avant Jésus-Christ, vivait un traducteur célèbre, An-Tsing, né en Perse orientale ou Parthie, dont les traductions existent encore aujourd'hui[2]. M. Wylie pense qu'An-Tsing représente un nom original d'Arsak, et comme on raconte que c'était un prince royal qui se fit moine mendiant et voyagea dans la Chine, M. Wylie suppose qu'il était le fils de l'un des rois arsacides de la Perse. M. Beal voit dans ce nom une corruption d'Asvaka ou Assaka, Ἱππασίοι.

Vers l'an 170 avant Jésus-Christ on cite Chi-Tsi ou Chi-Tchan comme traducteur du Nirvâ*n*a-Sûtra.

En 260, Dharma-Raksha, en chinois Fâ-Hu, réunit un grand nombre de livres buddhiques, et on dit qu'avec l'assistance de quelques autres Shamans, il ne traduisit pas moins de cent soixante-cinq textes entre les années 265 à 308. Parmi ces textes se trouvent une traduction du Lalita Vistara (Pu-yao-king) qui existe encore, une traduction corrigée du Nirvâ*n*a-Sûtra, le Saddharma pu*nd*arika, et le Suvar*n*aprabhâsa-Sûtra.

En 300, il est fait mention d'une traduction du Vimala-kirti-Sûtra (?) et du Saddharma-pu*nd*arika (Fa-hwa), par Chih-Kung-Ming.

Nous arrivons au temps de l'empereur Yao-Hsing (397-415), qui, poussé par sa dévotion au buddhisme, s'assura les services du savant traducteur Kumara*g*îva et envoya Fa-Hian dans l'Inde pour chercher des manuscrits. Un autre Shaman voyageait dans l'Inde presque au même temps que Fa-Hian ; c'était Chi-Mang (419). Il traduisit le Nirvâ*n*a-Sûtra et le livre Sanghika de la discipline (Sang-ki-liuh, *i. e.* le Vinaya de l'école des mahâ-sanghikas), d'après des manuscrits qu'il avait obtenus à Pâ*t*aliputra (Patna). Il était le contemporain de Dharma-Raksha, que j'appelle le second, pour le distinguer de Dharma-Raksha Ier qui vivait au troisième siècle. M. Beal a confondu les deux Dharma-Raksha et en conséquence a placé Chi-Mang au troisième siècle.

[1] Malheureusement cette première traduction d'une vie de Buddha paraît être perdue. Elle nous eût révélé ce qu'était la vie du Buddha dans le premier siecle de l'ère chrétienne.

[2] Voir *Journal of R. As. Soc.*, 1856, pp. 327-332.

En 460, cinq buddhistes de Ceylan arrivent en Chine par le Tibet[1]; ils apportaient sans doute des manuscrits palis. En 526, Bodhidharma, le 28e patriarche buddhiste, vint aussi du Sud, mais pas de Ceylan.

En 518, la reine douairière du pays de Wéï envoya dans l'Inde le fameux voyageur Sung-Yun, pour chercher des livres buddhiques, et nous apprenons dans ses voyages, traduits par M. Beal, qu'après trois années passées dans l'Inde, il revint en Chine rapportant cent soixante-quinze volumes. On dit que, sous la dynastie Sui (589-619), mille neuf cent cinquante ouvrages buddhiques différents ont été traduits en chinois[2].

Plus tard ce nombre fut considérablement augmenté, principalement par le célèbre pèlerin buddhiste Hiouen-Thsang qui a, dit-on, traduit sept cent quarante ouvrages, comprenant mille trois cent trente-cinq volumes.

C'est la traduction des voyages de Hiouen-Thsang qui fit espérer au professeur Wilson que l'on pourrait encore découvrir en Chine quelques-uns des anciens manuscrits sanscrits.

Mais bien que sir John Bowring n'épargnât aucune peine pour remplir les désirs de M. Wilson, bien qu'on lui envoyât des catalogues des bibliothèques buddhiques et des villes où l'on pouvait penser qu'il existât des compositions buddhiques, les résultats furent décourageants, du moins en ce qui concernait les textes sanscrits. Un grand nombre de livres chinois intéressants, traduits du sanscrit par Hiouen-Thsang, et d'autres ouvrages écrits également par des buddhistes chinois indigènes, furent envoyés à la bibliothèque de l'East India House; mais ceux que le professeur Wilson et avec lui tous les savants sanscritistes désiraient le plus, les manuscrits sanscrits, n'arrivèrent point. Le professeur Wilson me montra pourtant un exemplaire d'un manuscrit sanscrit qui lui avait été envoyé de Chine, et, autant que je m'en souviens, c'était le Kâla-*K*akra[3], que nous savons être un des livres traduits du sanscrit en chinois. On ne trouve plus ce manuscrit à la bibliothèque de l'India Office, bien qu'il ait positivement existé dans l'ancienne East India House.

L'insuccès des efforts réunis du professeur Wilson et de sir John Bowring

[1] Beal, *l. c.*, p. 33.

[2] On trouvera dans le *Journal Asiatique*, 1849, pp. 353 et suiv., une longue liste de textes sanscrits traduits en chinois. *Concordance sinico-sanscrite d'un nombre considérable de titres d'ouvrages bouddhiques recueillie dans un catalogue chinois de l'an.* 1306, par M. Stan. Julien.

[3] Csoma de Körös, *As. Res.*, vol. X. p. 488. *Journal Asiatique*, 1849, p. 356.

causa un désappointement d'autant plus vif que ni les savants sanscritistes ni les sinologues ne pouvaient s'empêcher d'être convaincus que des manuscrits indiens avaient existé en Chine jusqu'à une époque très rapprochée de nous. Ils avaient été vus par des Européens, entre autres par le docteur Gutzlaff, le zélé missionnaire en Chine, qui, dans une note écrite peu de temps avant sa mort et adressée au colonel Sykes (*Journal R. As. Soc.* 1856, p. 73), annonçait que lui-même il avait vu en Chine des manuscrits palis conservés par les prêtres buddhistes. Que ces manuscrits fussent écrits en pali ou en sanscrit, cela importait peu, même en supposant que le Dr Gutzlaff n'eût pas su distinguer entre les deux langues. Il parle avec un grand mépris de la littérature buddhique en général. « Il n'y a pas un seul prêtre, dit-il, qui soit capable d'expliquer les textes palis bien que quelques-uns soient interlignés de chinois ». «Un petit nombre de livres, écrit-il, sont écrits dans le caractère primitivement employé pour écrire le pâli, et peuvent être considérés comme des transcriptions fidèles des premiers écrits du buddhisme. On les tient pour très sacrés, pleins de mystères et de sens profonds et par conséquent pour reliques des plus précieuses du fondateur de cette religion. Avec les lettres de cet alphabet les prêtres accomplissent des incantations[1] pour chasser les démons, délivrer les âmes de l'enfer, faire pleuvoir, prévenir les calamités, etc. ; ils les tournent et les retournent de toutes façons et assurent que les démons les plus terribles tremblent quand on les récite. »

Ceci peut se mettre sur le compte de la répugnance des prêtres à communiquer leurs vieux manuscrits sanscrits ou palis, mais prouve en même temps que ces manuscrits existent encore et naturellement confirme notre espoir de les posséder un jour ou l'autre.

On trouve une autre preuve évidente de l'existence en Chine de manuscrits sanscrits dans la relation du voyage du Dr Edkins à Ning-po et à T'heen-thaé. Arrivé à Fang-kwang, il fait l'ascension de la colline de Hwa-ting ; il décrit un petit temple, situé au sommet de cette colline et habité par un prêtre. « Épars sur la colline, ajoute-t-il, se trouvent de petits temples habités par des prêtres, mais celui qui est au point culminant est le plus célèbre, car c'est là que Tche-K'haé passa une partie de sa vie à adorer le manus-

[1] Beal, *catalogue*, p. 66.

crit sanscrit d'un classique buddhique ». En revenant il arrive à la pagode élevée à la mémoire de Tche-K'haé, fondateur du système buddhique de Thëen-T'haé, sous la dynastie Chin (environ 580 av. J.-C.). Un peu plus loin, dans un vallon profond situé sur la gauche, se trouve le monastère de Kau-ming-sze, particulièrement célèbre par sa possession d'un manuscrit sanscrit, écrit sur feuilles de palmier, autrefois, lu et expliqué par Tche-K'haé, mais inintelligible pour tous les buddhistes de ces régions. Les prêtres paraissaient avoir un respect tout particulier pour ce manuscrit, le seul de ce genre que l'on puisse trouver dans l'est de la Chine, et par conséquent très important au point de vue littéraire. Il date de plus de treixe cents ans, mais sa conservation est parfaite parce que les feuilles de palmier, écrites sur les deux faces, ont été soigneusement placées entre des planchettes de bois qui sont fixées par une même cheville centrale. Il comprend en tout 50 feuilles enfermées dans une boîte de palissandre. »

On pourrait évidemment nous objecter que si les manuscrits ne durent pas longtemps dans l'Inde, ils ne doivent pas non plus se conserver en Chine. Mais, même dans ce cas, nous pouvons au moins espérer qu'en Chine, comme dans l'Inde, on aura recopié les vieux manuscrits toutes les fois qu'ils auront présenté des signes de décadence. De plus, le climat de la Chine n'est pas aussi destructeur que la chaleur humide de l'Inde. Dans l'Inde il est rare qu'un manuscrit se conserve plus d'un millier d'années ; bien avant ce laps de temps le papier fait de substances végétales s'altère, les feuilles de palmier et les écorces de bouleau se brisent et souvent les vers blancs détruisent ce qui aurait pu échapper aux ravages du climat. C'est pourquoi les Rajahs indiens devaient avoir tout un état-major de bibliothécaires chargés de copier les manuscrits dès qu'ils paraissaient attaqués ; ainsi s'expliquent à la fois la date moderne de la plupart de nos manuscrits sanscrits et le grand nombre d'exemplaires du même texte qui se rencontrent souvent dans la même bibliothèque.

Les manuscrits importés en Chine n'étaient vraisemblablement pas écrits sur papier, ou sur la matière, quelque nom qu'on lui donne, que Néarque décrit comme du « coton bien battu » [1] ; mais bien sur des écorces de bouleau

[1] On dit que dans le Népal le papier moderne date d'il y a cinq cents ans. *Hodgson, Essays.*

ou des feuilles de palmier. Curtius cite l'écorce d'arbre comme la matière employée à recevoir l'écriture dans l'Inde [1]; et dans les sûtras buddhiques, tels que le Kara*nd*a-vyûha (p. 69), nous lisons les noms de bhûr*g*a, bouleau, mâsi, encre et karama (kalam) comme les matériaux communément recherchés pour écrire. Les manuscrits écrits sur cette matière sont depuis longtemps connus en Europe, comme curiosités principalement (j'ai écrit quelques notices, il y a plusieurs années, sur un de ces manuscrits conservé dans la bibliothèque d'All Soul's College). Depuis peu cependant [2] ils ont attiré une attention sérieuse, surtout depuis que le Dr Bühler a découvert à Kashmir de vieux manuscrits contenant des récensions indépendantes de textes védiques écrits sur des écorces de bouleau. On m'en a envoyé un renfermant tout le texte de la Rig-Véda Sa*m*hitâ avec accents [3], et bien qu'il ait beaucoup souffert, surtout sur les marges, il prouve qu'il n'était pas difficile de faire avec l'écorce du bouleau des milliers de pages du plus grand format in-4° et même in-folio, parfaitement unies et pures, à l'exception des petites lignes sombres particulières à l'écorce de cet arbre.

Au temps de Hiouen-Thsang, au septième siècle, les feuilles de palmier étaient, à ce qu'il semble, la principale matière employée pour l'écriture. Il cite une forêt de palmiers (*Borassus flabelliformis*) près de Konka*nn*apura (côte occidentale du Dekhan) fort estimée parce qu'elle fournissait les matériaux de l'écriture (Vol. I, p. 202, et vol. III, p. 148). Plus tard également, en 965, les livres nous parlent de prêtres buddhistes rentrant en Chine avec des exemplaires sanscrits de livres buddhiques écrits sur des feuilles de palmier (peito) [4]. Si nous en croyons Hiouen-Thsang, l'usage de la feuille de palmier remonterait aussi loin que le premier concile buddhique [5], car il dit que Kasyapa écrivit à cette époque les Pi*t*akas sur des feuilles de palmier (tâla) et les répandit dans l'Inde entière. Dans les *G*âtakas palis, pa*nn*a est employé dans le sens de lettre, mais dans le principe par*n*a signifiait une aile, puis une feuille d'arbre, puis une feuille pour écrire. Pa*tt*a également, qui s'emploie dans le sens de feuillet, était primitivement pattra, une aile, une

[1] *M. Max Müller. History of ancient sanskrit literature*, p. 516.
[2] Burnell, *South Indian Palæography*. 2e édition, p. 81 et suiv.
[3] Voir *Sacred Books of the East*, vol. I., *Upanishads*, Introduction, p. 78.
[4] *Beal's Travels of buddhist Pilgrims*, Introduc., p. 46.
[5] *Pèlerins bouddhistes*, vol. I., p. 158.

feuille d'arbre. Suva*nn*apa*tt*a, une feuille dorée pour écrire, indique encore que le matériel primitif de l'écriture avait été des feuilles d'arbres, très vraisemblablement de palmier [1]. Potthaka, c'est-à-dire pustaka, livre, se présente également dans les *G*âtakas palis.

Ces manuscrits écrits sur feuilles de palmier, s'ils ont été conservés avec soin, s'ils ont été l'objet d'un culte, ainsi qu'il semble que cela eut lieu en Chine, doivent avoir pu durer jusqu'à ce jour, et si on les retrouvait, ils auraient assurément une immense valeur pour ceux qui étudient le buddhisme, que ces livres soient des originaux ou des copies récentes.

Il est sans doute vrai que, comme toutes les autres religions, le buddhisme a eu en Chine ses temps de difficulté et de persécution. Nous savons que pendant ces périodes, comme par exemple en 845 sous le règne de l'empereur Wu-Tsung, des monastères furent détruits, les images brisées et les livres brûlés. Mais cependant ces persécutions ne paraissent jamais avoir dure longtemps et quand elles furent terminées, monastères, temples et pagodes surgirent bientôt de nouveau, les images furent restaurées, les livres rassemblés en plus grande abondance que jamais. Le docteur Edkins nous dit que, dans une description du monastère de Ko-tsing dans l'histoire de Tian-taï-shan, on rapporte qu'un seul ouvrage fut sauvé du feu il y a plusieurs siècles, lequel était écrit sur le pei-to (pe-ta) ou feuille de palmier de l'Inde. Il constate aussi que de grandes pagodes furent construites pour servir de dépôts sûrs pour les manuscrits sanscrits; à la requête de Hiouen-Thsang, une de ces pagodes fut élevée par l'empereur pour préserver les nouveaux livres sanscrits qui arrivaient, dans la crainte qu'ils ne fussent détériorés par manque de soins. Elle avait 180 pieds de haut, cinq étages avec des grains de sha-li (reliques) au centre de chacun, et contenait des monuments sur lesquels étaient gravées les préfaces écrites par l'empereur ou le prince royal pour les traductions de Hiouen-Thsang.

Convaincu moi-même de l'existence en Chine d'anciens manuscrits indiens, je n'ai jamais négligé, pendant ces vingt-cinq dernières années, de prier ceux de mes amis qui se rendaient en Chine de chercher ces trésors; mais sans résultats!

[1] *Fausböll*, *Dasarathajataka*, p. 25

Il y a quelques années pourtant, le docteur Edkins, qui avait pris une part active aux recherches organisées par le professeur Wilson et sir John Bowring, me montra un livre qu'il rapportait du Japon et qui contenait un vocabulaire chinois, avec les équivalents sanscrits et une translittération en japonais. Le sanscrit était écrit avec cet alphabet particulier que nous trouvons dans les vieux manuscrits du Népal, et qui a été plus tard modifié en Chine de façon à prendre un aspect presque chinois.

Ce manuscrit raviva mes espérance. De ce que ce livre était publié au Japon, je conclus qu'il avait dû être en usage dans ce pays à une époque donnée, c'est-à-dire au moment où les buddhistes étudiaient le sanscrit au Japon. Le docteur Edkins me laissa gracieusement ce livre et, bien que la partie sanscrite fût pleine de fautes, je pus cependant m'exercer à l'alphabet particulier d'après lequel les mots sanscrits étaient écrits.

Tandis que je cherchais à obtenir de nouveaux renseignements du Japon, le bonheur voulut qu'un jeune prêtre buddhiste japonais, M. Bunyiu Nanjio, vint chez moi pour apprendre le sanscrit et le pali afin de pouvoir plus tard lire les écritures sacrées des buddhistes dans leur langue originale et les comparer aux traductions chinoises et japonaises répandues actuellement dans son pays. Quelque temps après, un autre prêtre buddhiste, M. Kasawara, vint me trouver dans la même intention, et tous deux maintenant travaillent avec ardeur à apprendre le sanscrit. Le Japon compte, à ce que l'on croit, 34,388,300 habitants, tous bouddhistes, à l'exception d'environ 100,000 sectateurs de la religion du Shintò; ils se divisent en dix sectes principales. M. Bunyiu Nanjio appartient à la secte sinsiou. Une des premières questions que je lui adressai quand il vint lire le sanscrit avec moi, portait sur les manuscrits sanscrits du Japon. Je lui montrai le vocabulaire chinois-sanscrit-japonais que m'avait laissé le docteur Edkins, et il tomba bientôt d'accord que l'on devait trouver au Japon, ou en tous cas en Chine, des textes sanscrits écrits avec le même alphabet. Il écrivit chez lui à ses amis et après quelque temps d'attente m'apporta en décembre dernier un livre que lui avait envoyé un savant japonais, Shuntaï Ishikawa, en lui demandant de me le faire corriger, puis de le renvoyer au Japon. Je ne compris pas tout de suite toute l'importance de ce livre ; mais lorsque j'eus lu la formule d'introduction : Eva*m* mayà srutam, « ainsi a été entendu par moi », commencement typi-

que des Sûtras buddhiques, je ressentis la joie la plus vive. C'était ce que j'avais si longtemps cherché, un texte sanscrit apporté de l'Inde en Chine et de Chine au Japon, écrit dans l'alphabet particulier du Népal, avec une traduction chinoise et une translittération en japonais. Il va sans dire que c'est une copie et non un manuscrit original; mais les copies présupposent des originaux, et celle-ci, telle qu'elle est, nous est un premier acompte qui nous dit de ne pas désespérer ; car si on a découvert un de ces trésors littéraires apportés de l'Inde en Chine, puis au Japon, que nous cherchons depuis si longtemps, il est certain que d'autres encore seront rendus à la lumière.

Nous ne possédons jusqu'à présent aucune donnée très authentique sur l'histoire ancienne du Japon et l'introduction du buddhisme dans cette île. M. Léon de Rosny[1] et le marquis d'Hervey de Saint-Denys[2], nous ont fourni quelques renseignements sur ce sujet, et j'espère que M. Bunyiu Nanjio nous présentera bientôt un récit digne de foi de l'histoire ancienne de son pays, puisé dans les auteurs indigènes. Ce qu'on nous raconte de la conversion du Japon au buddhisme a un aspect quelque peu légendaire, et je choisirai seulement un petit nombre des faits les plus importants qui m'ont été communiqués par mon élève. Le buddhisme est venu au Japon, non pas directement de la Chine, mais de la Corée qui avait été convertie au buddhisme dans le quatrième siècle avant Jésus-Christ. En l'année 200, la Corée avait été conquise par Zingu, impératrice du Japon et les relations ainsi établies entre ces deux pays amenèrent l'importation des doctrines buddhiques de la Corée au Japon. En l'année 552 avant Jésus-Christ, un roi de Corée envoya à la cour du Japon une statue du Buddha en bronze et beaucoup de livres sacrés et, après diverses vicissitudes, le buddhisme devint la religion établie de cette île, vers l'an 600 avant Jésus-Christ. Des Japonais furent envoyés en Chine pour y étudier le buddhisme et ils en rapportèrent un grand nombre de livres buddhiques, traduits du sanscrit pour la plupart. L'histoire nous apprend qu'en l'an 640, on lisait au Japon une traduction du Sukhavatîvyûha-mahâyâna-sûtra. C'est le titre du texte sanscrit que je viens de recevoir. Il a été traduit par Kô-Sô-Gaï, natif du Tibet,

[1] *Le Bouddhisme dans l'extrême Orient*, Revue scientifique, décembre 1879.
[2] *Journal Asiatique*, 1871, p. 336 et suiv.

quoiqu'il vécût dans l'Inde, 252 avant Jésus-Christ, et on nous affirme qu'il y eut onze autres traductions de ce même texte [1].

Parmi les maîtres de ces étudiants japonais, nous trouvons notre vieil ami Hiouen-Thsang, que les Japonais appellent Gensiô. En 653, un prêtre japonais, du nom de Dosho, qui étudiait sous la direction de Gensiô, adopta les idées de la secte fondée par lui, secte hossô, et rapporta au Japon un recueil de commentaires sur les trente vers de Vasubandha, écrit par Dharma-Pâla et Gensiô. Deux autres prêtres, Chitsu et Chitatsu, devinrent également ses élèves et introduisirent au Japon le fameux Abhidharma-kosha-sûtra qui avait été composé par Vasubandha et traduit par Gensiô. Ils paraissent avoir penché vers le Hîna-Yâna ou opinions du petit véhicule (Kushdashin).

En 736, dit-on, on reçut au Japon une traduction du Buddhâvata*m*saka-vaipulya-sûtra, par Buddhabhadra et d'autres auteurs (317-419 av. J.-C.); ainsi qu'une traduction du Saddharmapu*nd*arîka, par Koumâra*g*iva.

On nous dit, ce qui est plus important encore, qu'au IXe siècle Kukaï (mort en 835), fondateur de la secte sin-gon au Japon, était non seulement un savant sinologue, mais aussi un bon sanscritiste. Bien plus, un de ses disciples, Shinnigo, afin de se perfectionner dans la science de la littérature buddhique, entreprit un voyage en Chine et même dans l'Inde; il mourut avant d'avoir atteint ce pays.

Cette courte notice, que je dois surtout à M. Bunyiu Nanjio, montre surabondamment que nous avons tout lieu d'espérer trouver au Japon des manuscrits ou, tout au moins, des textes sanscrits, et le spécimen que j'ai reçu me donne l'espoir que quelques-uns de ces textes sanscrits seront peut-être plus anciens que tous ceux qui existent actuellement dans n'importe quelle partie de l'Inde.

Le texte qui m'a été envoyé porte le titre de Sukhâvatîvyûha-mahâyâna-sûtra [2].

C'est un titre que connaissent bien tous ceux qui étudient la littérature buddhique. Dans son *Introduction à l'Histoire du bouddhisme* (pp. 99-102) [3], Burnouf a donné de ce sûtra une courte analyse qui nous fait voir

[1] Cinq de ces traductions ont été introduites au Japon, les autres paraissent s'être perdues en Chine. C'est pourquoi on dit en parlant de ces traductions « les cinq existantes et les sept manquantes. »

[2] Le manuscrit dit tantôt Sukhavati et tantôt Sukhâvati.

[3] Voir aussi *Lotus de la bonne Loi*, p. 267.

que la scène du dialogue se passait à Râ*g*ag*r*ha et que les deux interlocuteurs étaient Bhagavat et Ânanda.

Nous avons vu tout à l'heure, dans l'exposition historique du buddhisme au Japon, qu'on ne citait pas moins de douze traductions chinoises du même ouvrage portant le même titre. Les Chinois nous parlent d'au moins cinq de ces traductions existant encore [1].

Celles des dynasties Han et Wu (166-190 av. J.-C.) sont trop diffuses, nous dit-on, et celles des époques postérieures, dynasties de Fang et de Sung, trop littérales. La meilleure, prétend-on, est celle de Kô-Sô-Gaï, prêtre d'origine tibétaine, qui fut faite sous l'antique dynastie Wéï, environ 250 avant Jésus-Christ. Ce doit être la même que celle qu'on lisait au Japon en 640.

Il existe aussi une traduction tibétaine de ce même sûtra; car il n'y a guère à douter que le sûtra cité par Csoma de Körös (*As. Res.*, vol. XX, p. 408) sous le nom d'Amitâbha-vyûha, ne soit le même ouvrage. Il remplit, à ce que m'apprend M. Léon Feer, quarante-quatre pages, place la scène du dialogue à Râ*g*ag*r*ha, sur la montagne G*r*idhra-kû*t*a et présente Bhagavat et Ânanda comme interlocuteurs principaux.

Il existe des manuscrits sanscrits du Sukhavatî-vyûha dans votre bibliothèque, à Paris, à Cambridge et à Oxford.

Voici la liste des manuscrits du Sukhavatî-vyûha que l'on connaît jusqu'à présent :

1. Manuscrit de la Royal Asiatic Society, Londres (Hodgson collection), n° 20. Sukhavatîvyûha-mahâyânasûtra, 65 feuilles. Daté Samvat 934=1814 av. J.-C. Il commence : Namo dasadiganantâparyantalokadhâtupratish*th*ite-bhya*h*, etc. Eva*m* mayâ srutam ekasmi*m* samaye Bhagavân Râ*g*ag*r*ihe viharati sma. Il finit ; Sukhâvatîvyûha-mahayânasûtra*m* samâpta*m*. Sa*m*vat 934, kârttikasudi 4, sa*m*pûrna*m* abhût. Srisuvar*n*a-pa*n*ârimahânagare Maitri-pûrimahâvihâre Srivâkva*g*radâsa va*g*râ*k*âryasya *G*ayânandasya *k*a sarvâtha-siddhe*h* (*Alphabet népalais*).

2. Manuscrit de la Bibliothèque nationale, Paris (collection Burnouf), n° 45 ; 64 feuilles. Il commence après un préambule de cinq lignes : Eva*m* mayâ *s*ruta*m*mekasmi samaya Bhagavân Râ*g*ag*r*ihe viharati sma G*r*idhra-

[1] *Journal of the R. As. Soc.*, 1856, p. 319.

*k*u*t*e parwate mahatâ Bhikshusanghena sârddham. Dvâtri*m*s*r*atâ Bhikshusahasrai*h*. Il finit : Bhagavato mitâbhasya gu*n*aparikîrttana*m* Bodhisattvâmavaivartyabhûmipravesa*h*. Amitâbhavyuhaparivatta*h*. Sukhâvatîvyuha sampurna*h*. Iti *S*rî Amitâbhasya Sukhâvatîvyuhâ nâma mahâyânasûtrâ*m* samâpta*m* [1] (*Alphabet devanâgari*).

3. Manuscrit de la Société Asiatique de Paris (collection Hodgson), n° 17 ; 82 feuilles *(Alphabet népalais)* [2].

4. Manuscrit de l'University Library at Cambridge, n° 1,368; 35 pages. Il commence par quelques lignes de prose et de vers à la louange d'Amitâbha et de Sukhavatî, puis il continue :

Eva*m* mayâ *s*rutam ekasmi*m* samaye Bhagavân Râ*g*ag*r*ihe nagare viharati sma, G*r*idhrakû*t*aparvate mahata Bhikshusanghena sârddha, etc. Il finit : Iti *s*rîmad amitâbhasya tathâgatasya Sukhâvatîvyûha-mahâyânasûtra*m* samâptam *(Alphabet népalais moderne)*.

5. Manuscrit donné par M. Hodgson à la Bodleian Library, Oxford (Hodgson 3). Il commence par : Om namo ratnatrayâya. Om nama*h* sarvabuddhabodhisattvebhya*h*, etc. Puis : Eva*m* mayâ *s*rutam, etc. Il finit par : Sukhâvatîvyûhamahâyânasûtra*m* samâpta*m* *(Alphabet népalais moderne)*.

Quand je comparai ces manuscrits sanscrits au texte reçu du Japon, je m'aperçus bientôt que leurs matières étaient différentes, bien que le titre fût le même. Tandis que le texte, tel que le donnent les manuscrits ordinaires devanâgari ou népalais, remplit environ 50 à 60 pages, le texte du Sûtra que je recevais du Japon eût à peine tenu 8 ou 10 feuilles.

Je me convainquis bientôt que ce manuscrit n'était pas un texte abbrégé au Japon, car ce texte plus court qui m'est envoyé de ce pays, correspond en tous points au Sûtra chinois traduit par M. Beal dans son *Catena*, p. 378-383, et publié dans votre journal, 1866, p. 136. Il n'y a pas à douter que la traduction chinoise, sur laquelle M. Beal a fait la sienne, soit non seulement une traduction libre, mais qu'elle présente aussi les méprises propres à beaucoup de versions chinoises de textes sanscrits, dues à une connaissance insuffisante du sanscrit ou du chinois de la part du traducteur, peut-être aussi au génie différent de ces deux langues.

[1] Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Léon Feer, de Paris.
[2] Voir *Journal Asiatique*, 3e série. Vol. III, p. 316; Vol. IV, p. 296-98.

Telle qu'elle est cependant, il n'y a pas à en douter, elle a la prétention de traduire le texte que j'ai actuellement en ma possession. M. Beal nous dit que la traduction dont il s'est servi est celle de Kumaragîva, contemporain de Fahian (400 av. J-C.), et que ce traducteur avait supprimé des répétitions et des superfluités de texte[1]. M. Edkins connait une traduction intitulée Wou-liang-sheu-king, faite sous la dynastie Han[2]. Ce qui est important, c'est que dans la traduction chinoise du texte court la scène est placée, comme dans le texte sanscrit du Japon, à Srâvastî et que les principaux interlocuteurs sont Bhagavat et Sâriputra.

Il existe aussi une traduction tibétaine du texte court, signalée par Csoma de Körös (*As. Res.* vol. XX, p. 439). Ici le nom de la scène n'est pas indiqué, les orateurs sont Bhagavat et Sâriputra. L'ouvrage entier remplit sept feuillets seulement et les noms des seize principaux disciples concordent avec le texte du Japon. Les traducteurs étaient Pragnâvarman, Sûrendra et le Tibétain Lotsava Yashes sde.

M. Feer m'apprend qu'il y a à la Bibliothèque Nationale un texte chinois intitulé O-mi-to-king, c'est-à-dire Amitâbha-Sûtra. La scène est à Srâvastî, les interlocuteurs sont Bhagavat et Sâripoutra.

Un autre texte de la Bibliothèque nationale est appelé Ta-o-mi-to-king, c'est-à-dire Mahâ-Amitâbha-Sûtra, et là, la scène est placée à Râgagriha.

Il y a en outre un troisième ouvrage, intitulé Kwan-wouliang-sheu-king, par Kiang-Ling-Yé-Shé c'est-à-dire, Kâlayasas, étranger de l'Ouest, qui vivait en Chine vers 425 avant Jésus-Christ[3].

Nous possédons donc une preuve historique de l'existence de trois sûtras décrivant Sukhavatî ou Paradis d'Amitâbha. Nous en connaissons deux en sanscrit, chinois et tibétain, un long, l'autre court. Le troisième n'est conn jusqu'à présent qu'en chinois seulement.

[1] *Journ. Roy. As. Soc.*, 1866, p. 136.

[2] *Journ. Roy. As. Soc.*, 1866, p. 136.

[3] Beal, *Catalogue*, p. 23. *Journ. R. As. Soc.*, 1856. p. 319. Beal, *Catalogue*, p. 77, cite aussi un Amitâbha-sûtra-upadesa-sâstra, par Vasubandha, traduit par Bodhiruki (Wou-liang-sheu-king-yeou po-ti-she). Un Amitâbha-sûtra, traduit par Chi-Hien de l'époque Wu, c'est-à-dire, 168-190 av. J.-C. estcité dans le *Catalogue du Tripitakaibuddhique* de Beal. Le Sûtra, suivant, qu'il appelle *Sutra of measureless years*, est sans doute l'Amitâyus-Sûtra; Amitâyus est un autre nom d'Amitâbha (Fushwo-wou-liang-sheu-king. p. 6). Voir aussi *Catalogue*, pp. 99-102.

Des deux textes sanscrits, l'un du Népal, l'autre du Japon, c'est le second qui certainement paraît le plus ancien. Mais même le texte le plus complet doit avoir existé à une époque très ancienne, en supposant qu'il ait été traduit dans le courant du second siècle ou, en tout cas, avant 220 (av. J.-C.).

L'authenticité du texte le plus court est affirmée pour la première fois par la traduction de Kumaragiva, environ 400 av. J.-C.; mais si les idées généralement adoptées au sujet de la situation respective des Sûtras les plus longs et les plus courts sont exactes, nous pouvons en toute sécurité attribuer comme date à notre Sûtra, le courant du IIme siècle de notre ère.

Le Japon nous a donc envoyé un texte sanscrit dont nous n'avions aucune trace jusqu'à ce moment, qui a dû sortir de l'Inde avant l'an 400 (av. J.-C.), probablement avant 200 (av. J-C.), et qui nous donne l'original de cette description du Paradis d'Amitâbha que nous ne connaissions primitivement que par une traduction chinoise incomplète et incorrecte.

Le livre que j'ai reçu a été publié, pour la première fois, au Japon en 1773, par Ziômô, prêtre buddhiste. Le texte sanscrit est intelligible, mais plein de fautes qui montrent clairement que l'éditeur ne connaissait pas le sanscrit et copiait simplement ce qu'il avait devant lui. Les mêmes mots se présentant dans la même ligne sont écrits de manières différentes et la translittération japonaise reproduit toutes les erreurs de la transcription sanscrite.

Deux autres éditions du même texte ont été publiées en 1794, par un autre prêtre japonais du nom de Hô-Gô. Elles sont entre les mains de M. Banyiu Nanjio et nous ont aidé à corriger le texte. Une de ces deux éditions renferme le texte et trois traductions chinoises; l'une qui n'est purement qu'une version littérale, tandis que les deux autres ont un caractère plus littéraire et sont attribuées à Kumaragiva (av. J.-C. 400) et à Hiouen-Thsang av. J.-C. 648).

Enfin dans un autre livre en quatre volumes, le même Hô-Gô essaye de faire une analyse grammaticale du texte. Elle est très imparfaite, à ce que me dit M. Banjiu Nanjio.

J'ai apporté aujourd'hui le texte sanscrit du Japon, rétabli avec soin, et une traduction littérale en anglaise, à laquelle j'ai ajouté quelques notes.

TRADUCTION

ADORATION A L'OMNISCIENT

Voici ce que j'ai entendu. Une fois le Bénî (Bhagavat, c'est-à-dire Buddha), se trouvait à Srâvastî [1], dans le bosquet Géta, dans le jardin d'Anâthapindaka, entouré d'un grand nombre de Bhikshus (moines mendiants), soit avec [2] 1300 Bhikshus, tous instruits des cinq sortes de sciences [3], anciens grands disciples [4] et Arhats [5], tels que Sâriputra, l'ancien, Mahâmaudgalyâyana, Mahâkâsyapa, Mahâkapphina, Mahâkâtyâyana Mahâkaushthila, Revata, Sudipanthaka, Nanda, Ânanda, Râhula, Gavâmpati, Bharadvâga Kâlodayin, Vakkula et Aniruddha [6]. Il demeurait là avec ceux-là et beaucoup d'autres grands disciples, et aussi avec beaucoup de bodhisattvas au noble esprit, tels que Mangusrî, le prince, le bodhisattva Agita, le bodhisattva Gandhahastin, le bodhisattva Nityodyukta, le bodhisattva Anikshiptadhura. Il demeura là avec eux et beaucoup d'autres boddisattvas au noble esprit, et avec Sakra, l'Indra ou roi [7] des Dévas, et avec Brahman Sahâmpati. Avec ceux là et beaucoup d'autres cent mille Nayutas [8] de fils des dieux, Bhagavat, demeurait à Srâvastî.

Alors Bhagavat s'adressa au vénéré Sâriputra et dit : O Sâriputra, lorsqu'après avoir quitté ce lieu, on a traversé une centaine de mille kotis de Pays de Buddha, il est dans la partie occidentale un Pays de Buddha, un monde nommé Sukhavatî (la contrée heureuse). Et là un Tathâgata,

appelé Amitâyus, un Arhat, pleinement éclairé, habite actuellement, et demeure, vit et enseigne la loi [9].

— Maintenant que pensez-vous, Sâriputra? pour quelle raison ce monde est-il nommé Sukhavatî (heureux)? Dans ce monde Sukhavatî, ô Sâriputra, il n'y a pour les êtres vivants ni douleur corporelle ni douleur mentale. Là les sources du bonheur sont innombrables. C'est pourquoi ce monde est nommé Sukhavatî (heureux).

Et encore, ô Sâriputra, ce monde Sukhavatî est embelli de sept terrasses, avec sept rangs de palmiers et des guirlandes de cloches [10]. Il est fermé de tous côtés [11], magnifique, brillant de l'éclat des quatre gemmes, c'est-à-dire l'or, l'argent, le béryl et le cristal [12]. Avec ces ornements de toute excellence propres à un Pays de Buddha est embelli ce Pays de Buddha.

Et encore, ô Sâriputra, dans ce monde Sukhavatî sont des lacs de lotus, ornés des sept gemmes, soit l'or, l'argent, le béryl, le cristal, les perles rouges, le diamant, le corail comme la septième. Ils sont pleins d'une eau qui possède les huit bonnes qualités [13]; ils sont si pleins que les eaux touchent les gués [14] et que les corneilles peuvent y boire; leurs bords sont couverts de sables d'or et leur étendue est immense. Et tout autour de ces lacs de lotus, des quatre côtés, sont quatre gradins magnifiques et brillants de l'éclat des quatre gemmes, soit l'or, l'argent, le béryl et le cristal. Et de chaque côté de ces lacs de lotus croissent des arbres précieux, magnifiques et brillants de l'éclat des sept gemmes, soit l'or, l'argent, le béryl, le cristal, les perles rouges, le diamant et le corail comme la septième. Et dans ces lacs de lotus croissent des fleurs de lotus bleues, colorées de bleu, de la splendeur du bleu, bleues à voir; jaunes, colorées de jaune, de la splendeur du jaune, jaunes à contempler; rouges, colorées de rouge, de la splendeur du rouge, rouges à contempler; blanches, colorées de blanc, de la splendeur du blanc, blanches à contempler; magnifiques, magnifiquement colorées, d'une splendeur magnifique, magnifiques à contempler et aussi larges en circonférence que la roue d'un chariot.

Et encore, ô Sâriputra, dans ce Pays de Buddha sont des instruments de musique céleste résonnant toujours, et la terre est belle et de couleur d'or. Et dans ce Pays de Buddha une pluie fleurie des fleurs célestes du Mândârava se répand sur le sol trois fois chaque jour, trois fois chaque nuit. Et les êtres

nés dans cette contrée vont dans d'autres mondes, avant leur repas du matin [15], adorer une centaine de mille kotis de Buddhas ; et ayant répandu une centaine de mille kotis de fleurs devant chaque Tathâgata, ils retournent dans leur monde au moment du repos de l'après-midi [16]. Avec ces ornements de toute excellence propres à un Pays de Buddha est embelli ce Pays de Buddha.

Et encore, ô Sâriputra, il y a dans ce Pays de Buddha des cygnes, des courlis [17] et des paons. Trois fois chaque jour et trois fois chaque nuit il se réunissent et exécutent un concert, chantant chacun son chant particulier. Et de leur chant s'élève un son qui proclame les cinq vertus, les cinq puissances et les sept degrés qui conduisent à la science sublime [18]. Quand les hommes de cette contrée entendent ce son, le souvenir du Buddha, le souvenir de la loi, le souvenir de l'Assemblée, s'éveillent en leur esprit.

Maintenant pensez-vous, ô Sâriputra, que ce soient des êtres qui ont pris la nature des animaux (oiseaux, etc.) ? Il n'y faut pas songer. Le nom même des enfers est inconnu dans ce Pays de Buddha, et également celui de (descente dans) les natures animales et du royaume de Yama (les quatre apâyas) [19]. Non, ces tribus d'oiseaux ont été créées à dessein par le Tathâgata Amitayus, et ils font entendre le son de la loi. Avec ces ornements, etc.

Et encore, ô Sâriputra, quand ces rangées de palmiers et ces guirlandes de cloches sont agitées par le vent dans ce Pays de Buddha, un son doux et enchanteur en sort. Oui, ô Sâriputra, de même qu'un son doux et enchanteur sort d'un instrument de musique céleste composé d'une centaine de mille kotis de sons, quand il est joué par les Âryas, ainsi un son doux et enchanteur s'échappe de ces rangées de palmiers et de ces guirlandes de cloches agitées par le vent. Et quand les hommes de cette contrée entendent ce son, la réflexion sur le Buddha, la réflexion sur la loi, la réflexion sur l'Assemblée, s'éveille dans leur corps. Avec ces ornements, etc.

Maintenant que pensez-vous, ô Sâriputra, pour quelle raison ce Tathâgata est-il appelé Amitâyus ? La durée de l'existence (âyus), ô Sâriputra, de ce Tathâgata et de ces hommes qui vivent là est incommensurable (amita). C'est pourquoi ce Tathâgata est appelé Amitâyus. Et dix kalpas se sont écoulés, ô Sâriputra, depuis que ce Tathâgata s'est éveillé à la science parfaite.

Et que pensez-vous, ô Sâriputra, pour quelle raison ce Tathâgata est-il

appelé Amitâbhâs? La gloire (âbhâs) de ce Tathâgata, ô Sâriputra, s'étend sans obstacles sur tout ce Pays de Buddha. C'est pourquoi ce Tathâgata est appelé Amitâbhâs.

Et avec ce Tathâgata, ô Sâriputra, il y a une assemblée innombrable de disciples, personnages purs et vénérables, dont le nombre est difficile à compter. Avec ces ornements, etc.

Et encore, ô Sâriputra, de ces êtres nés dans ce Pays de Buddha du Tathâgata Amitâyus, comme bodhisattvas purs, ne devant jamais revenir et soumis à une seule naissance, de ces bodhisattvas aussi, ô Sâriputra, le nombre est difficile à compter, à moins qu'on ne les compte comme infinis en nombre[20].

Puis encore tous les êtres, ô Sâriputra, doivent faire de ferventes prières pour atteindre à ce Pays de Buddha. Et pourquoi? Parce qu'ils y rejoindront ces hommes si excellents. Les êtres ne naissent pas dans ce Pays de Buddha du Tathâgata Amitâyus en récompense et par suite des bonnes actions accomplies dans cette vie actuelle[21]. Non, tout fils ou fille d'une famille entendra le nom du saint Amitâyus, le Tathâgata, et l'ayant entendu le conservera dans son cœur et avec des pensées calmes, sans aucun trouble, le conservera dans son cœur pendant une, deux, trois, quatre, cinq, six ou sept nuits. Quand ce fils ou cette fille d'une famille viendront à mourir, alors le Tathâgata Amitâyus entouré d'une assemblée de disciples et suivi par une foule de bodhisattvas, se tiendra devant eux à l'heure de la mort, et ils quitteront cette vie avec l'esprit tranquille. Après leur mort ils renaîtront dans le monde Sukhavatî, dans le Pays de Buddha de ce même Amitâyus, le Tathâgata. C'est pourquoi donc, ô Sâriputra, ayant perçu cette cause et effet[22], je dis ainsi avec respect : Chaque fils et chaque fille d'une famille doit avec tout son cœur faire de ferventes prières pour atteindre ce Pays de Buddha.

Et maintenant, ô Sâriputra, de même qu'ici je glorifie ce monde, ainsi dans l'Orient, ô Sâriputra, d'autres saints Buddhas, conduits par le Tathâgata Akshobhya, le Tathâgata Mérudhvaǵa, le Tathâgata Mahâmeru, le Tathâgata Méruprabhâsa et le Tathâgata Manǵudhvaǵa, aussi nombreux que les sables de la rivière Gangâ, enveloppent dans leurs discours leurs propres Pays de Budhas et ainsi les révèlent[23]. Recevez cette répétition de la loi, nommée « Grâce de tous les Buddhas », qui exalte leurs excellences inconcevables.

De même aussi dans le sud, agissent d'autres saints Buddhas, conduits par le Tathâgata *K*andrasûryapradîpa, le Tathâgata Yasa*h*prabha, le Tathâgata Mahâr*k*iskandha, le Tathâgata Mêrupradîpa, le Tathâgata Anantavîrya, aussi nombreux que le sable de la rivière Gangâ, ils enveloppent dans leurs discours leurs propres Pays de Buddhas, et ainsi les révèlent. Recevez, etc.

De même aussi dans l'ouest, agissent d'autres saints Buddhas, conduits par le Tathâgata Amitâyus, le Tathâgata Amitaskandha, le Tathâgata Amitadhva*g*a, le Tathâgata Mahâprabha, le Tathâgata Mahâratnakêtu, le Tathâgata Suddharasmiprabha, aussi nombreux que le sable de la rivière Gangâ, ils enveloppent, etc.

De même aussi dans le nord agissent d'autre saints Buddhas, conduits par le Tathâgata Mahar*k*iskandha, le Tathâgata Vais*v*ânaranirghosha, le Tathâgata Dundubhisvaranirghosha, le Tathâgata Dushpradharsha, le Tathâgata Âdityasambhava, le Tathâgata *G*aleniprabha (*G*valanaprabha ?), aussi nombreux, etc.

De même aussi au Nadir agissent d'autres saints Buddhas, dirigés par le Tathâgata Si*m*ha, le Tathâgata Yasas, le Tathâgata Yasa*h*prabhâva, le Tathâgata Dharma, le Tathâgata Dharmadhara, le Tathâgata Dharmadhva*g*a, aussi nombreux, etc.

De même aussi dans le zénith agissent d'autres saints Buddhas, dirigés par le Tathâgata Brahmaghosha, le Tathâgata Nakshatrarâ*g*a, le Tathâgata Indrakêtudhva*g*arâ*g*a, le Tathâgata Gandhottama, le Tathâgata Gandhaprasabhâ, le Tathâgata Mahâr*k*iskandha, le Tathâgata Ratnakusumasampushpitagâtra, le Tathâgata Sâlendrarâ*g*a, le Tathâgata Ratnotpalas*r*î, le Tathâgata Sarvâdarsa, le Tathâgata Sumêrukalpa, aussi nombreux, etc.

Maintenant que pensez-vous, ô Sâriputra, pour quelle raison cette répétition de la loi est-elle appelée la grâce de tous les Buddhas? Chaque fils ou fille d'une famille qui entendront le nom de cette répétition de la loi et garderont dans leur mémoire les noms de ces saints Buddhas, seront protégés par les Buddhas et ils ne reviendront plus jamais une fois qu'il seront en possession de la vraie science transcendante. C'est pourquoi donc, ô Sâriputra, croyez [24], recevez, et soupirez ardemment après moi et ces saints Buddhas!

Tous les fils ou filles d'une famille qui feront des prières mentales pour arriver à ce Pays de Buddha de ce saint Amitâyus, le Tathâgata, ou le font, ou l'ont fait précédemment, tous ceux-là ne reviendront jamais étant une fois en possession de la vraie science transcendante. Ils naîtront, sont nés ou naissent maintenant dans ce Pays de Buddha. C'est pourquoi donc, ô Sâriputra, les fils ou les filles fidèles d'une famille doivent faire une prière mentale pour arriver à ce Pays de Buddha.

Et de même qu'ici en ce moment j'exalte les excellences inconcevables de ces saints Buddhas, de même, ô Sâriputra, ces saints Buddhas exaltent mes propres excellences inconcevables.

Sâkyamuni, le monarque des Sâkyas, a accompli une œuvre très difficile. Ayant acquis la véritable science transcendante dans ce monde Saha, il enseigna la loi que tout l'univers refuse de recevoir, pendant cette corruption du Kalpa actuel, pendant cette corruption de l'humanité, pendant cette corruption de croyance, pendant cette corruption des passions.

C'est même pour moi, ô Sâriputra, une œuvre extrêmement difficile, ayant obtenu la véritable science transcendante, d'enseigner la loi que tout l'univers refuse de recevoir, pendant cette corruption de l'humanité, de la croyance, de la passion et du Kalpa actuel.

Ainsi parla Bhagavat, joyeux dans son cœur. Et le vénérable Sâriputra, et les Bhikshus et les Bodhisattvas, et le monde tout entier, les dieux, les hommes, les démons et les génies, applaudirent au discours du Bhagavat [25].

Ceci est le Mahâyânasûtra appelé Sukhavativyûha.

NOTES DE LA TRADUCTION

[1] Srâvastî, capitale des Kosalas septentrionales, demeure du roi Prasenagit. Elle était en ruines à l'époque de la visite de Fa-Hian (commencement du ve siècle); cette ville était proche de la moderne Fizabad. Burnouf, *Introduction*, p. 22.

[2] Sârdha, *avec*, le saddhim pali. La mention si fréquente de 1200 et un demi, c'est-à-dire 1250; 1300 et un demi, c'est-à-dire 1350 personnes accompagnant Buddha, ne provient-elle pas d'une erreur dans la signification de Sârdha, qui primitivement voulait dire « avec une moitié »?

[3] Abhi*gñ*ânâbhi*gñ*âtai*h*. Le texte japonais porte abhi*gñ*âtâbhi*gñ*âtai*h*, c'est-à-dire abhi*gñ*âtâbhi*gñ*âtai*h*. S'il était sûr que ce *soit* la version correcte, il faudrait *le* traduire par « connu par des gens connus », *notus a viris notis*, c'est-à-dire, bien connu, fameux. Abhi*gñ*âta dans le sens de connu, célèbre, se rencontre dans le Lalita vistara, p. 25, et les traducteurs chinois ont adopté ici le même sens. Si nous préférons lire abhi*gñ*ânâbhi*gñ*âtai*h*, cette version pourrait encore se traduire d'une façon intelligible, c'est-à-dire, connu ou distingué par les signes ou caractéristiques, les bonnes qualités qui doivent être le propre d'un Bhikshu. Mais le sens technique est « possédant la science des cinq abhi*gñ*âs.» Il vaudrait mieux, dans ce sens, écrire abhi*gñ*âtâbhi*gñ*ânai*h*; mais aucun manuscrit ne paraît appuyer cette leçon. Les cinq abhi*gñ*âs ou abhi*gñ*ânas que doit posséder l'Arhat sont la vue divine, l'entendement divin, la connaissance des pensées d'autrui, le souvenir des existences précédentes et le pouvoir magique. Voir Burnouf, *Lotus*, *Appendice* n° XIV. Le texte le plus long du Sukhavativyûha porte abhi*gñ*ânâbhi*gñ*ai*h*, et ensuite abhi*gñ*âtâbhi*gñ*ai*h*. La présence du participe comme de l'uttarapada dans les composés du genre d'abhi*gñ*âtâbhi*gñ*âtai*h*, est fréquente dans le *sanscrit buddhique*. M. Bendall attire mon attention à un passage du Vinaya-pitaka (ed. Oldenberg) où nous trouvons abhiññâta-abhiññâta deux fois), p. 43.

[4] Mahâsravaka, les grands disciples, plus exactement les quatre-vingts principaux disciples.

[5] Arhadbhi*h*. J'ai laissé subsister la forme sanscrite correcte, parce que le texte japonais donne clairement la terminaison adbhi*h*. Le texte d'Hô-gô possede la forme plus usuelle arhantai*h*. Le changement de l'ancien arhat classique en le arahan pali, puis de nouveau en le sanscrit Arhanta, arahanta et enfin arihanta, avec le sens de destructeur des ennemis, c'est-à-dire des passions, fait voir très clairement les différents degrés par lesquels passent les mots sanscrits dans les différentes phases de la littérature buddhique. Au Tibet, en Mongolie et en Chine, Arhan est traduit par « destructeur de l'ennemi ». Voir Burnouf, *Lotus*, p. 287, Introduction, p. 295. Arhat est le titre du Bhikshu quand il atteint le quatrième degré de perfection. *Sûtra en quarante-deux articles*, cap. II. Clément d'Alexandrie (d. 220) parle des Σεμνοί, qui adoraient une pyramide élevée sur les reliques d'un dieu. Est-ce une traduction de Arhat comme l'ont supposé Lassen (de nom. Ind. philosoph. in Rhein Museum. Vol. I, p. 187) et Burnouf (Introduc., p. 295), ou une translittération de Samana? Clément dit aussi Σεμναί (Stromat, p. 539, Potter).

[6] Noms de disciples dans des manuscrits sanscrits, palis, japonais, chinois et tibétains. (Beal, *Journ. R. As. Soc.*, 1866, p. 140) :

	JAPONAIS	SANSCRIT Burnouf (*Lotus*) (p. 17).	CHINOIS Beal (*Catena*) (p. 378).	TIBÉTAIN	PALI
1	*S*âriputra.	*S*âriputra.	*S*âriputra.	Sharihi-bu.	Sariputta.
2	Mahâmaudgalyâyana.	Maudgalyâyana.	Maudgalyâyana.	Mougal-gyi-bu.	Moggalâna.
3	Mahâkâsyapa.	Kâsyapa.	Kâsyapa.	Hodrungs-ch'hen-po.	Kassapa.
4	Mahâkapphi*n*a.	Kapphi*n*a.	Kapphi*n*a?	Kâtyâbi-bu.	Kappina.
5	Mahâkâtyâyana.	Kâtyâyana.	Kâtyâyana.	Kapina.	Ka*kk*âyana.
6	Mahâkaush*th*ila.	Kaush*th*ila.	Go*k*ira.	Gsus-poch'he.	
7	Revata.	Revata.	Revata.	Nam-gru.	Revata.
8	Suddhipanthaka (Sudi).	(Mahâpanthaka ?)	Srutavi*m*satiko*t*i.	Lam-p'hranbstan.	
9	Nanda.		Nanda.	Dgah-vo.	Nanda.
10	Ânanda.		Ânanda.	Kundgah-vo.	Ânanda.
11	Râhula.	Râhula.	Râhula.	Sgra-gchan-hdsin.	Râhula(kumâra).
12	Gavâmpati.	Gavâmpati.	Gavâmpati. Pi*n*do*d*a. Pi*n*do*l*a?	Balang-bdag.	
13	Bharadvâ*g*a.	Bharadvâ*g*a.	Bharadvâ*g*a.	Bhardhwaja.	
14	Kâlodayin.		Kâlâditya.	Hch'har-byed-nagpo.	Kâla (tthera).
15	Vakkula.		Vakula.	Vakula.	
16	Aniruddha.	Aniruddha.	Aniruddha.	Mahgags-pa.	Anuruddha (tthera).

[7] Indra, l'ancien dieu védique, est arrivé à signifier simplement seigneur et, en effet, nous trouvons dans le *K*anda Paritta (*Journal Asiatique*, 1871, p. 220) Asurindra, l'Indra ou seigneur des Asuras.

[8] Dans la litterature bu*d*dhique les nombres deviennent très vagues, quand ils dépassent un ko*t* ou ko*t*i, soit 10 millions; il arrive aussi que leur valeur varie. Ayuta, c'est-à-dire, cent ko*t*is; niyuta cent ayutas; et nayuta, 1 avec 22 zéros, se confondent souvent, et cela a d'autant moins d'importance qu'aucune idée définie ne se rapporte à ce que ces nombres représentent à notre esprit.

[9] Tish*th*ati dh*r*iyate yâpayati dharma*m* *k*a desayati. C'est évidemment une phrase idiomatique, car elle se représente à tout instant dans le texte népalais du Sukhavatîvyûha (manuscrit 22 b, l. 1. 2, 55 a, l. 2, etc.). Si elle est exacte, elle paraît vouloir dire, il est là, se tient, vit et enseigne la loi. Burnouf traduit la même phrase par : « ils se trouvent, vivent, existent » (*Lotus*, p. 354). Sur yâpeti en pali, voir Fausböll, *Dasaratha-jâtaka*, pp. 26-28 ; et Yâpana en sanscrit.

[10] Kinki*n*i*g*âla. Les textes donnent Kaṅka*n*a*g*alais *k*a et Kanka*n*i*g*alais *k*a, et encore plus loin Kanka*n*i*g*alunâm (lù) et Kanka*n*i*g*alânâm. M. Beal traduit, d'après le chinois, « sept rangées de rideaux exquis », et encore : « rideaux précieux (couverts de gemmes) ». D'abord il semble clair que nous devons lire *g*âla, réseau, toile, au lieu de *g*ala. Secondement, kanka*n*a, bracelet, ne donne aucun sens, car quel pourrait être le sens de réseaux ou cordons de bracelets? Je prefere lire kinki*n*i*g*âla, réseaux ou cordons ou rangées de cloches. Ces rangées de cloches servaient à décorer les jardins, et on peut dire d'elles que, mues par le vent, elles rendent certains sons. Dans le commentaire sur le

Dhammapada, 30, p. 181, nous trouvons Kinkinikagâla, qui produit aussi une musique ; voir Childers S. V. *g*âla. Dans le manuscrit du Sukhâvativyûha népalais (*Roy. As. soc.*), p. 39 a, l. 4, se trouve également svar*n*aratnakinki*n*igâlâni, qui décide la question et montre le peu de confiance qu'on peut accorder aux textes japonais

11 Anuparikshipta. clos ; voir parikkhepo, dans le *Dictionnaire de Childers*.

12 Les quatre et sept choses précieuses sont :

En pali (*suivant Childers*).

1 Suva*n*na*m*	or.
2 Ra*g*ata*m*	argent.
3 Muttâ	perles.
4 Ma*n*i	gemmes (telles que saphirs, rubis).
5 Ve*l*uriya*m*	œil-de-chat.
6 Va*g*ira*m*	diamant.
7 Pavâ*l*am	corail.

Ici Childers traduit œil de chat ; mais S. V. Ve*l*uriyam, il dit, une pierre précieuse, peut-être lapis lazuli.

En sanscrit, Burnouf (*Lotus*, p. 320).

1 Suvar*n*a	or.
2 Rûpya	argent.
3 Vai*d*urya	lapis lazuli.
4 Sphatika	cristal.
5 Lohitamukti	perles rouges.
6 Asmgarbha	diamant.
7 Musâragalva	corail.

Julien (*Pèlerins Bouddhistes*. Vol. II, p. 482) donne la liste suivante :

1 Sphatika	cristal de roche.
2 Vaidûrya	lapis lazuli.
3 Asmagarbha	cornaline.
4 Mousaragalva	ambre.
5 Padmarâga	rubis.

Vai*d*ûrya (ou Vaidûrya) est cité dans le Tathâgatagu*n*a*g*u*n*âna*k*intyavishayâvatâranirdesa (Wassiliew p. 171) comme une pierre précieuse qui, placée sur une étoffe verte, paraît verte, et paraît rouge, sur une étoffe rouge. Le fait que vai*d*ûrya est souvent comparé à la couleur de l'œil d'un chat, semblerait indiquer l'œil-de-chat (voir *Baroah's Engl. Sanskrit Dictionary*, vol. II. preface, p. 4), et sûrement pas le lapis lazuli. L'œil-de-chat est une sorte de calcédoine. Je vois pourtant que vai*d*ûrya a été reconnu comme l'origine du grec βήρυλλος, conjecture très ingénieuse de Weber ou de Pott, si l'on considère que la linguale *d* avait un son équivalent à *r*, et que *ry* peut se changer en *ly* et *ll* (Weber Omnina, p. 326). Le Persan *billaur* ou *ballur*, que Skeat donne comme racine étymologique de βήρυλλος est d'origine arabe, signifie cristal et eût pu difficilement se glisser dans le grec à une époque si ancienne.

13 Les huit bonnes qualités de l'eau sont limpidité, pureté, fraîcheur rafraîchissante, douceur au goût, douceur au toucher, qualités fertilisantes, tranquillité, pouvoir d'empêcher la famine, fertilité. Voir Beal, *Catena*, p. 379.

14 Purobhaktena. Le texte est difficile à lire, mais on ne peut guère douter que purobhaktena corresponde au pali purebhatta*m*, c'est à-dire avant le repas du matin, opposé à pa*kkh*âbhatta*m*, après le repas de midi, c'est-à dire dans l'après-midi. Voir *Childers* S. V. Pûrvabhaktikâ est le premier repas, ainsi que me l'apprend le professeur Cowell.

15 Kâkâpeya. Dans un texte on lit Kâkapeya, dans un autre Kâkâpeya. Il est difficile de choisir. Le mot le plus usité est Kakapeya, que Panini explique, II 1. 33. On ne sait cependant si Kâkapeya s'emploie dans un sens laudatif ou de dépréciation. Boehtlingk le prend dans le second sens et traduit nadî Kâkapeyâ par rivière peu profonde qu'une corneille pourrait boire jusqu'à la dernière goutte. Târânâtha le prend dans le premier sens et traduit nadî Kâkapeyâ, rivière si pleine d'eau qu'une corneille peut y

boire sans courber le cou (Kâkair anatakandharaih pîyate; pûrnodakatvena prasasye kâkaih peye nadyâdau). Dans le passage de notre texte Kâkapeya doit être un terme de louange, et nous devons donc le traduire « étangs si pleins d'eau que les corneilles peuvent y boire ». Mais pourquoi un mot aussi bien connu que Kâkapeya serait-il orthographié Kâkâpeya, si ce n'était avec intention? Et cette intention, quelle est-elle? Nous devons nous souvenir que Pâṇini II, 1, 42, nous apprend la formation du mot tîrthakâka, une corneille à un tîrtha, qui signifie une personne qui n'est pas à sa place. Il semblerait donc que les corneilles étaient considérées comme deplacées à un tîrtha, ou lieu pour se baigner, soit parce que ce sont des oiseaux de mauvais présage, soit parce qu'elles souillent l'eau.

D'après ce point de vue Kâkâpeya signifierait un étang que les corneilles ne visitent pas, exempt de corneilles.

M. le professeur Pischel remarque que la même expression se trouve en pali, p. e. Mahâparinibbânasutta (*Journal de la Société Royale Asiatique*, 1875, p. 64, l. 21), Kâkapeyâ samatitthikâ, et M. Rhys Davids m'informe que Buddhaghosa explique Kâkapeya par tîre *thi*tena kâkena sakkâ pâtum.

16 Divâ vihâraya, repos de l'après-midi, sieste. Voir *Childers* s. v. vihâra.

17 Krunkâh. Bécasse, courlis. Est-il pris dans le sens de Kuravîka ou Karavîka, d'après Kern, le sanscrit Kuravîkâ, un oiseau doue d'une belle voix? ou de Kalavinka, en pali Kalavîka? Voir Burnouf, *Lotus*, p. 565. Je retrouve cependant ailleurs les mêmes oiseaux cités ensemble, soit ha*m*sakrau*nk*amayûnasukasâlikakokila, etc. Au sujet de mayûra, voir *Mahâv. Introd.*, p. 39; *Rig Véda*, I, 191, 14.

18 Indriyabalabodhyangasabda. Ce sont des expressions techniques, mais leur sens n'est pas complètement clair. Spence Hardy dans son *Manual*, p. 498, énumere les cinq indrayas, soit; I, sardhâwa, pureté (probablement sraddhâ, foi); — 2, wiraya, effort persevérant (vîrya); — 3, sati, ou smirti, certitude de vérité (smriti); — 4, samâdhi, tranquillité; — 5, pragnâwa, sagesse (pra*g*nâ).

Les cinq balayas (bala) sont, ajoute-t-il, les mêmes que les cinq indrayas.

Les sept bowdyânga (bodhyanga) sont, d'après lui: 1, sihi ou smriti, la certitude de la vérité par l'application mentale; — 2, dharmmawicha, la recherche des causes; — 3, wîraya, effort, persévérant; — 3, priti, joie; — 5, passadhi, ou prasrabdhi, tranquillité; — 6, samâdhi, tranquillité à un degré plus élevé comprenant l'exemption de tout ce qui trouble le corps ou l'âme; — 7, upekshâ, sérénité.

On voit par là que quelques-unes de ces qualités excellentes se trouvent à la fois dans les indriyas et les bodhyangas, et que les balas sont absolument identiques aux indriyas.

Cependant Burnout donne, dans son *Lotus*, une liste des cinq balas (d'après le vocabulaire pentaglotte) qui correspond aux cinq indriyas de Spence Hardy, soit: sraddhâ-bala, pouvoir de foi; vîrya-bala, pouvoir de force, smriti-bala, pouvoir de memoire, samâdhi-bala, pouvoir de méditation, pra*g*nâ-bala, pouvoir de science. Elles précèdent les sept bodhyangas dans le Lotus, dans le vocabulaire pentaglotte et le Lalita-Vistara.

Burnouf a consacré à ces sept bodhyangas un traité spécial, appendice XII, p. 796. On les trouve en pali et en sanscrit.

19 Niraya, les enfers, appelés aussi Naraka. Yamaloka, le royaume de Yama, le juge des morts, est décrit comme les quatre Apâyas, soit Naraka, enfer, Tiryagyoni, naissance dans le corps des animaux, Pretaloka, royaume des morts, Asuraloka, royaume des démons. Les trois termes employés ici ensemble se présentent également dans un passage traduit par Burnouf, *Introduction*, p. 544.

20 Iti sankhyâ*m* ga*kkh*anti, ils sont appelés. Childers s. v. sankhyâ. Asankhyeya plutôt encore que aprameya est le terme consacré pour infinite. Burnouf, *Lotus*, p. 852.

21 Avaramâtraka. C'est le oramattako pali « appartenant seulement à la vie actuelle », et l'auteur semble vouloir inculquer la doctrine du Mahâyâna, que le salut peut être obtenu par de simples répétitions du nom d'Amitâbha, en contradiction formelle avec la doctrine originale du Buddha que l'homme récolte ce qu'il a semé. Buddha aurait enseigné que le Kusalamûla, la racine ou le faisceau des bonnes actions accomplies dans ce monde (Avaramâtraka), portera ses fruits dans l'autre monde, tandis qu'ici de « vaines répétitions » paraissent être seules ordonnées. Les traducteurs chinois comprenaient autrement ce passage, et je ne suis pas absolument sûr de l'avoir bien compris. Mais de la fin de cette partie, où nous lisons Kulaputre*n*a vâ Kuladuhitrâ vâ tatra buddhakshetre *k*ittaprâ*n*idhâna*m* kartavyam, il paraît évident que le *locatif* (Buddhakshetre) forme l'objet du pra*n*idhâna, prière fervente ou aspiration. Les Satpurusha déjà dans le Buddhakshetra seraient les hommes en nombre innombrable (Manushyâs) et les Bodhisattvas déjà cités.

22 Arthavasa, litteralement, le pouvoir de la chose; *Dhammapada*, p. 388, vers 289.

23 Je ne suis pas completement sûr du sens de ce passage, mais si nous entrons dans la métaphore

hardie du texte, c'est-à-dire que les Buddhas couvrent les pays buddhas de l'organe de leur langue, puis la déplient, cela ne peut guère signifier autre chose que, d'abord ils s'efforcent de trouver des mots pour les excellences de ces pays et ensuite les révèlent ou les proclament. Cependant Burnouf (*Lotus*, p. 417) prend l'expression dans son sens littéral, bien qu'il soit choqué de son grotesque. Sur ces buddhas et leurs pays, voir Burnouf. *Lotus*, p. 113.

24 Pratiyatha. Les textes donnent à tout instant pattiyatha, évidemment la forme palie pour pratiyata, J'ai conservé tha, terminaison palie de la 2e personne du pluriel de l'impératif au lieu de ta, parce que cette forme était évidemment intentionnelle, tandis que pa pour pra peut être un accident. Cependant je ne doute guère que patiyatha se trouvât dans le texte original. Nous voyons plus loin par *s*raddadhâdhvam, etc., qu'il a un sens impératif. D'autres traces de l'influence du pali ou du pracrit sur le sanscrit de notre Sûtra se révèlent dans arhantai*h*, variantes d'interprétation pour arhadbi*h* que j'ai choisi de préférence ; sambahula pour bahula ; dh*r*iyate yâpayati ; purobhaktena ; anyatra ; sankhyâm ga*k*-*kh*anti ; avaramâtraka ; ve*th*ana, au lieu de vesh*t*ana, dans nirve*th*ana ; dharmaparyâya (*Corp. Inscript.*, pl. XV), etc.

25 Le Sukhavatîvyûha, même dans son texte le plus court, est appelé un Mahâyâna-sûtra, et il n'y a pas de raison pour qu'un Mahâyâna-sûtra ne soit pas court. Le sens de Mahâyâna-Sûtra est simplement Sûtra appartenant à l'école Mahâyâna ou du Grand Véhicule. C'est Burnouf, dans son « Introduction à l'Histoire du Buddhisme » qui s'efforça à grand'peine d'établir une distinction entre les Vaipulya ou Sûtras développés et ce qu'il appelle les Sûtras simples. Les Vaipulya Sûtras peuvent appartenir tous à l'école Mahâyâna, mais cela ne prouverait pas que tous les Sûtras de l'école Mahayâna soient vaipulya ou Sûtras developpés. Les buddhistes n'admettent pas le terme de Sutra simple en opposition aux Vaipulyas ou Sutras développes ; cette opposition est en réalité une invention de Burnouf. Il y a sans doute une grande différence entre un Vaipulya Sûtra, tels que le Lotus de la bonne Loi, traduit par Burnouf et ceux qu'il a traduits du Divyâvadâna. Mais ce que Burnouf considère comme le signe distinctif d'un Vaipulya Sûtra, c'est-à-dire la présence des Bodhisattvas comme disciples du Buddha Sâkyamuni, ne peut plus être soutenable [1], à moins que l'on ne classe notre court Sukhavatîvyûha comme Vaipulya ou Sûtra développé. Rien ne nous y autorise. Notre Sûtra est appelé un Mahâyâna Sûtra et jamais Vaipulya Sûtra, et cependant parmi les disciples du Buddha les Bodhisattvas se montrent en nombre considérable. Bien plus, Amitâbha, le Buddha de Sukhavati, autre personnage que Burnouf considère comme spécial aux Vaipulya-Sûtras, en réalité un des Dhyâni Buddhas, quoiqu'il ne porte pas ce nom dans notre Sûtra, en est le sujet principal et y est représenté comme contemporain du Buddha Sâkyamuni [2].

Le texte le plus long du Sukhavatîvyûha semblerait parfaitement tomber dans la catégorie des Vaipulya sûtras, d'après la définition de Burnouf, mais il ne porte pas ce nom dans les manuscrits que j'ai vus, et Burnouf lui-même donne une analyse de ce Sûtra (*Introduction*, p. 99) comme un exemple d'un Mahâyâna Sûtra et non d'un Vaipulya Sûtra.

[1] La présence des Bodhisattvas ou leur absence intéresse donc le fond même des livres où on la remarque, et il est bien évident que ce seul point trace une ligne de démarcation profonde entre les Sûtras ordinaires et les Sûtras développés. Burnouf, *Introduction*, p. 112.

[2] L'idée d'un ou de plusieurs Buddhas surhumains et celle des Bodhisattvas créés par eux, sont des conceptions aussi étrangères à ces livres (les Sûtras simples) que celle d'un Âdi-Buddha ou d'un dieu. — Burnouf, *Introduction*, p. 120.

Ce Sûtra nous paraît sans doute bien différent de l'enseignement primitif du Buddha. Et il l'est en effet. Néanmoins c'est le Sûtra le plus populaire et le plus répandu au Japon et on peut dire que toute la religion de la grande masse du peuple repose sur lui. « Répétez le nom d'Amitâbha aussi souvent que possible, particulièrement à l'heure de la mort, et vous irez tout droit à Sukhavatî où vous serez éternellement heureux », voilà ce que l'on demande aux buddhistes japonais de croire, ce qu'on leur dit être la doctrine du Buddha. Il y a même dans notre Sûtra un passage qui semble dirigé positivement contre l'enseignement primitif du Buddha. Il enseignait que l'homme moissonne ce qu'il a semé et que les bonnes actions accomplies sur la terre ouvrent l'accès à une science plus élevée, à un bonheur supérieur. Notre Sûtra prétend que non ; ce n'est pas par les bonnes actions accomplies sur la terre, c'est par la simple répétition du nom d'Amitâbha que l'on obtient d'entrer dans le pays du bonheur. Cette doctrine n'est pas meilleure que celle du brahmanisme moderne, c'est-à-dire, « répétez le nom de Hari ou de Kr*í*sh*n*a, et vous serez sauvé. » Elle n'est pas meilleure que celle que l'on attribue même à certains docteurs chrétiens. Il se peut que dans un état inférieur de civilisation un enseignement, même de ce genre, ait produit quelque bien[1]. Nous apprenons à quoi peut mener un culte de ce genre par la description que nous donne le docteur Edkins de ce qu'il a vu au monastère de Kwoh-tsing-sze : « On nous fit voir ensuite la prison, dans laquelle une douzaine de prêtres

[1] Voir H. Sede, *Marco Polo*, 2e édition. V. I, pp. 441-443.

environ s'étaient fait enfermer volontairement, pour un certain nombre de mois ou d'années, pendant lesquels ils devaient répéter nuit et jour sans interruption le nom d'Amida Buddha. Le jour ils doivent tous remplir ce devoir ; pendant la nuit ils se reposent chacun leur tour, se divisant en groupes de veilleurs de telle sorte que l'invocation ne cesse pas un instant jusqu'au matin. Nous demandons quand il leur sera permis de sortir. On nous répond qu'ils peuvent être délivrés sur leur demande, mais seulement quand ils ont passé plusieurs mois dans cette réclusion. Nous nous informons quel peut être l'utilité de cette répétition incessante du nom du Buddha. Les prêtres nous répondent que la répétition constante du nom sacré tend à purifier les cœurs, à diminuer leur attachement au monde actuel et à les préparer à l'état de Nirvâ*n*a. La plupart des reclus semblent être jeunes ; quelques-uns viennent contre les barreaux de leur cage pour regarder les étrangers ; mais pendant ce temps ils ne cessent de répéter le nom du Buddha. L'air stupide de beaucoup des prêtres que nous avons vus semble provenir de pratiques de ce genre. »

Mais sûrement le Japon est mûr pour mieux que cela. N'est-il pas grandement temps d'apprendre aux millions de Japonais qui professent la religion buddhique que cette doctrine d'Amitâbha et toute celle du Mahâyâna ne sont que des formes secondaires du buddhisme, une corruption de la pure doctrine du royal prince, et que, s'ils veulent être vraiment buddhistes, ils doivent revenir aux paroles du Buddha telles que nous les ont conservées les anciens Sûtras? Au lieu de s'en rapporter, comme ils le font maintenant, à des traductions chinoises, souvent infidèles, de traités mahâyânas altérés et démoralisants, pourquoi n'auraient-ils pas des traductions japonaises des meilleures parties de la vraie doctrine du Buddha, qui élèveraient leur esprit et leur donneraient une religion dont ils n'auraient pas à rougir? Il existe des traductions chinoises de quelques-unes des meilleures parties des écritures sacrées du buddhisme. Elles se trouvent aussi au Japon, comme on peut s'en assurer par la magnifique collection du Tripi*t*aka buddhique qui a été envoyée du Japon en présent au gouvernement anglais et dont M. Beal nous a donné un catalogue très utile ; mais il est évident qu'elles sont moins estimées au Japon que les folles et dangereuses fables d'Amitâbha et de son paradis.

J'espère que M. Bunyu Nanjio et M. Kasawara, s'ils continuent avec le même zèle leurs études de sanscrit et de pali, pourront, à leur retour au Japon, accomplir une œuvre vraiment grande et bonne. Et si d'autres jeunes prêtres buddhistes arrivent encore, je serai toujours heureux, autant que mes occupations me le permettront, de les instruire et de les aider dans leur œuvre désintéressée. Un grand avenir est réservé, je crois, à ces îles orientales qui ont été prophétiquement appelées « l'Angleterre de l'Orient » : purifier et réformer leur religion, c'est-à dire la ramener à sa forme primitive, est une œuvre qui doit être accomplie avant de tenter aucune autre réforme.

En échange j'espère qu'eux et leurs amis, au Japon, en Corée et en Chine aussi, feront tous leurs efforts pour découvrir, s'il est possible, d'autres vieux textes sanscrits et nous les envoyer. En tous cas le premier pas est fait, et si les membres de cette Société qui ont des amis en Chine et au Japon veulent bien nous aider, si S. Exc. le ministre du Japon, Mori-Arinori, qui nous honore aujourd'hui de sa présence, veut bien nous prêter son appui tout-puissant, je ne doute pas que le rêve de notre regretté président devienne une réalité, et que quelques-uns des manuscrits qui, au commencement de notre ère, furent transportés de l'Inde en Chine, en Corée et au Japon, nous reviennent soit dans les originaux soit en copies, comme celui que m'a envoyé M. Shuntaï Ishikawa.

Aidés par ces manuscrits nous pourront d'autant mieux faire comprendre à ces travailleurs dévoués, qui viennent du fond de l'extrême Orient dans l'Occident pour aprendre à lire leurs livres sacrés dans leur sanscrit ou pali original, quelle différence il y a entre l'enseignement même de Buddha et les développements postérieurs et les altérations du buddhisme. Buddha lui-même, j'en suis convaincu, ne connaissait pas même de nom Amitâbha, Avalokitesvara ou Sukhavatî. Alors comment peut donc se dire buddhiste une nation dont la religion consiste principalement à croire en un Amitâbha divin et en son fils Avalokistevara, et à espérer la vie éternelle dans le paradis de Sukhavatî ?

POST-SCRIPTUM

10 mars 1880.

L'espoir que j'exprimais dans ma brochure sur « des textes sanscrits découverts au Japon », c'est-à-dire que d'autres textes soient encore rendus à la lumière au Japon ou en Chine, a été réalisé plus tôt que je ne m'y attendais. M. A. Wylie m'écrivit le 3 mars qu'il avait rapporté du Japon une quantité de livres sanscrits-chinois, et ensuite il eut l'obligeance de me les envoyer pour les examiner. Ils sont de même aspect et du même caractère d'écriture que le dictionnaire que M. Edkins m'a prêté et que le Suhhavati-vyûha que j'ai reçu du Japon. Mais, à l'exception d'un recueil d'invocations, intitulé Vagra-Sûtra et du court Pragnâ-Sûtra, ils ne contiennent pas de textes suivis. Ces livres sont destinés à apprendre l'alphabet sanscrit et toutes les combinaisons possibles ou impossibles des caractères devanâgari, et c'est tout. Pourtant ce grand nombre de livres écrits pour enseigner l'alphabet sanscrit est de bon augure pour l'existence de textes sanscrits. Parmi les livres de M. Wylie il se trouve un second vocabulaire chinois-sanscrit-japonais, sur lequel M. Kasawara me donne la notice suivante : « Ce vocabulaire est intitulé *Mille Mots sanscrits et chinois ;* on dit qu'il a été composé par I-sing, qui quitta la Chine pour aller dans l'Inde en 671, environ vingt-sept ans après le retour d'Hiouen-Thsang, et que l'on connaît mieux comme auteur d'un livre nommé Nanhae-ki-kwei-chou'en sur les mœurs et les coutumes des buddhistes indiens de ce temps.

« Ce vocabulaire a été apporté de la Chine au Japon par Zikaku, prêtre japonais, qui alla en Chine en 888 et revint en 847. A la fin du livre il est dit qu'en l'an 884 un prêtre japonais du nom de Rioyu copia ce vocabulaire sur un texte appartenant à un autre prêtre, Yûiḳaï. L'édition que M. Wylie a rapportée du Japon a été publiée dans ce pays en 1727 par un prêtre nommé Jia-kunyo. »

Le curieux passage qui suit se présente dans la préface de l'édition de Jiakumyo : « Ce vocabulaire est communément appelé *Mille mots sanscrits et chinois*. Il est constaté dans le livre d'Annen, qu'il a été apporté (de Chine) pour la première fois par Zikaku. J'ai corrigé plusieurs erreurs dans ce vocabulaire en comparant beaucoup de copies ; pourtant cette édition n'est pas encore exempte de fautes ; j'espère que les lecteurs les corrigeront s'ils ont de meilleurs exemplaires.

« Dans le temple de Horiuji à Yamato, sont conservés comme des trésors le Pra*gñ*âpâramitâhridayasûtram et la Sonsho'-dhara*ni*, écrits sur deux feuilles de palmier, venus de l'Inde centrale ; et à la fin de ces ouvrages sont écrites quatorze lettres du « Siddha » (l'alphabet). Dans la présente édition du vocabulaire l'alphabet est une imitation de ces feuilles de palmier, excepté les lettres dont les formes se confondent avec celles qu'emploient généralement les scribes d'aujourd'hui.

« Horiuji est un des onze temples fondés par le prince Umayado (mort en 621). Ce temple se trouve dans une ville nommée Tatsuta, dans la province de Yamato, près de Kioto, la capitale occidentale. »

Donc nous avons ici la preuve évidente qu'en l'an 1727 des feuilles de palmier contenant des textes de sûtras sanscrits existaient encore dans le temple de Horiuji. Si ce temple est encore debout, ne pourrait-on pas décider quelque prêtre buddhiste de Kyoto, capitale occidentale du Japon, à aller voir si ces feuilles de palmier existent encore et, dans ce cas, en faire une copie qu'il enverrait à Oxford ?

F. M. M.

TEXTES SANSCRITS

DÉCOUVERTS AU JAPON

॥ नमः सर्वज्ञाय ॥

एवं मया श्रुतं । एकस्मिन्समये भगवाञ्श्रावस्त्यां विहरति स्म जेतवने अनाथपिंडदस्यारामे महता भिक्षुसंघेन सार्धं त्रयोदशभिर्भिक्षुशतैरभिज्ञानाभिज्ञातैः स्थविरैर्महाश्रावकैः सर्वैरर्हद्भिः । तद्यथा स्थविरेण च शारिपुत्रेण महामौद्गल्यायनेन च महाकाश्यपेन च महाकप्फिणेन च महाकात्यायनेन च महाकौष्ठिलेन च रेवतेन च शुद्धिपंथकेन च नंदेन चानंदेन च राहुलेन च गवांपतिना च भरद्वाजेन च कालोदयिना च वक्कुलेन चानिरुद्धेन च । एतैश्चान्यैश्च संबहुलैर्महाश्रावकैः संबहुलैश्च बोधिसत्त्वैर्महासत्त्वैः । तद्यथा मंजुश्रिया च कुमारभूतेनाजितेन च बोधिसत्त्वेन गंधहस्तिना च बोधिसत्त्वेन नित्योद्युक्तेन च बोधिसत्त्वेनानिक्षिप्तधुरेण च बोधिसत्त्वेन । एतैश्चान्यैश्च संबहुलैर्बोधिसत्त्वैर्महासत्त्वैः । शक्रेण च देवानामिंद्रेण ब्रह्मणा च सहांपतिना । एतैश्चान्यैश्च संबहुलैर्देवपुत्रसहस्रसहस्रैः ॥

तत्र खलु भगवानायुष्मंतं शारिपुत्रमामंत्रयति स्म । अस्ति शारिपुत्र पश्चिमे दिग्भाग इतो बुद्धक्षेत्रं कोटिशतसहस्रं बुद्धक्षेत्राणामतिक्रम्य सुखवती नाम लोकधातुः । तत्रामितायुर्नाम तथागतो ऽर्हन्सम्यक-संबुद्ध एतर्हि तिष्ठति धियते यापयति धर्मं च देशयति । तत्किं मन्यसे शारिपुत्र केन कारणेन सा

लोकधातुः सुखवतीत्युच्यते। तत्र खलु पुनः शारिपुत्र सुखवत्यां लोकधातौ नास्ति सत्त्वानां कायदुःखं न चित्तदुःखम् अप्रमाणान्येव सुखकारणानि। तेन कारणेन सा लोकधातुः सुखवतीत्युच्यते॥

पुनरपरं शारिपुत्र सुखवती लोकधातुः सप्तभिर्वेदिकाभिः सप्तभिस्तालपंक्तिभिः किंकिणीजालैश्च समलंकृता समंततो ऽनुपरिक्षिप्ता चित्रा दर्शनीया चतुर्णां रत्नानां। तद्यथा सुवर्णस्य रूप्यस्य वैडूर्यस्य स्फटिकस्य। एवंरूपैः शारिपुत्र बुद्धक्षेत्रगुणव्यूहैः समलंकृतं तद्बुद्धक्षेत्रं॥

पुनरपरं शारिपुत्र सुखवत्यां लोकधातौ सप्तरत्नमय्यः पुष्करिण्यः। तद्यथा सुवर्णस्य रूप्यस्य वैडूर्यस्य स्फटिकस्य लोहितमुक्तस्याश्मगर्भस्य मुसारगल्वस्य सप्तमस्य रत्नस्य। अष्टांगोपेतवारिपरिपूर्णाः समतीर्थकाः काकपेया सुवर्णवालुकाः संस्तृताः। तासु च पुष्करिणीषु समंताच्चतुर्दिशं चत्वारि सोपानानि चित्राणि दर्शनीयानि चतुर्णां रत्नानां। तद्यथा सुवर्णस्य रूप्यस्य वैडूर्यस्य स्फटिकस्य। तासां च पुष्करिणीनां समंताद्रत्नवृक्षा जाताश्चित्रा दर्शनीया सप्तानां रत्नानां। तद्यथा सुवर्णस्य रूप्यस्य वैडूर्यस्य स्फटिकस्य लोहितमुक्तस्याश्मगर्भस्य मुसारगल्वस्य सप्तमस्य रत्नस्य। तासु च पुष्करिणीषु संति पद्मानि जातानि नीलानि नीलवर्णानि नीलनिर्भासानि नीलनिदर्शनानि। पीतानि पीतवर्णानि पीतनिर्भासानि पीतनिदर्शनानि। लोहितानि लोहितवर्णानि लोहितनिर्भासानि लोहितनिदर्शनानि। चित्राणि चित्रवर्णानि चित्रनिर्भासानि चित्रनिदर्शनानि शकटचक्रप्रमाणपरिणाहानि। एवंरूपैः शारिपुत्र बुद्धक्षेत्रगुणव्यूहैः समलंकृतं तद्बुद्धक्षेत्रं॥

पुनरपरं शारिपुत्र तत्र बुद्धक्षेत्रे नित्यप्रवादितानि दिव्यानि तूर्याणि सुवर्णवर्णा च महापृथिवी रमणीया। तत्र च बुद्धक्षेत्रे त्रिष्कृत्वो रात्रौ त्रिष्कृत्वो दिवसस्य पुष्पवर्षं प्रवर्षति दिव्यानां मांदारवपुष्पाणां। तत्र ये सत्त्वा उपपन्नास्त एकेन पुरोभक्तेन कोटिशतसहस्रं बुद्धानां वंदित्वा न्याँल्लोकधातून्गत्वा। एकैकं च तथागतं कोटिशतसहस्राणि पुष्पवृष्टिभिरभ्यवकीर्य पुनरपि तामेव लोकधातुमागच्छंति दिवाविहाराय। एवंरूपैः शारिपुत्र बुद्धक्षेत्रगुणव्यूहैः समलंकृतं तद्बुद्धक्षेत्रं॥

पुनरपरं शारिपुत्र तत्र बुद्धक्षेत्रे संति हंसाः क्रौञ्चा मयूराश्च। ते त्रिष्कृत्वो रात्रौ त्रिष्कृत्वो दिवसस्य संनिपत्य संगीतिं कुर्वंति स्म स्वकस्वकानि च रुतानि प्रव्याहरंति। तेषां प्रव्याहरतामिंद्रियबलबोध्यंगशब्दो निश्चरति। तत्र तेषां मनुष्याणां तं शब्दं श्रुत्वा बुद्धमनसिकार उत्पद्यते धर्ममनसिकार उत्पद्यते संघमनसिकार उत्पद्यते॥ तत्किं मन्यसे शारिपुत्र तिर्यग्योनिगतास्ते सत्त्वाः। न पुनरेवं द्रष्टव्यं। तत्कस्माद्धेतोः। नापि शारिपुत्र तत्र बुद्धक्षेत्रे निरयाणां नास्ति तिर्यग्योनीनां यमलोकस्य नास्ति। ते पुनः पक्षिसंघास्तेनामितायुषा तथागतेन निर्मिता धर्मशब्दं निश्चारयंति। एवंरूपैः शारिपुत्र बुद्धक्षेत्रगुणव्यूहैः समलंकृतं तद्बुद्धक्षेत्रं॥

पुनरपरं शारिपुत्र तत्र बुद्धक्षेत्रे तासां च तालपंक्तीनां तेषां च किंकिणीजालानां वातेरितानां

वल्गुर्मनोज्ञः शब्दो निश्चरति । तद्यथापि नाम शारिपुत्र कोटिशतसहस्रांगिकस्य दिव्यस्य तूर्यस्य चार्यैः संप्रवादितस्य वल्गुर्मनोज्ञः शब्दो निश्चरति एवमेव शारिपुत्र तासां च तालपंक्तीनां तेषां च किंकिणीजालानां वातेरितानां वल्गुर्मनोज्ञः शब्दो निश्चरति । तत्र तेषां मनुष्याणां तं शब्दं श्रुत्वा बुद्धानुस्मृतिः काये संतिष्ठति धर्मानुस्मृतिः काये संतिष्ठति संघानुस्मृतिः काये संतिष्ठति । एवंरूपैः शारिपुत्र बुद्धक्षेत्रगुणव्यूहैः समलंकृतं तद्बुद्धक्षेत्रं ॥

तत्किं मन्यसे शारिपुत्र केन कारणेन स तथागतो ऽमितायुर्नामोच्यते । तस्य खलु पुनः शारिपुत्र तथागतस्य तेषां च मनुष्याणामपरिमितमायुष्प्रमाणं । तेन कारणेन स तथागतो ऽमितायुर्नामोच्यते । तस्य च शारिपुत्र तथागतस्य दश कल्पा अनुत्तरां सम्यक्संबोधिमभिसंबुद्धस्य ॥

तत्किं मन्यसे शारिपुत्र केन कारणेन स तथागतो ऽमिताभा नामोच्यते । तस्य खलु पुनः शारिपुत्र तथागतस्याभा अप्रतिहता सर्वबुद्धक्षेत्रेषु । तेन कारणेन स तथागतो ऽमिताभा नामोच्यते ॥ तस्य च शारिपुत्र तथागतस्याप्रमेयः श्रावकसंघो येषां न सुकरं प्रमाणमाख्यातुं शुद्धानामर्हतां । एवंरूपैः शारिपुत्र बुद्धक्षेत्रगुणव्यूहैः समलंकृतं तद्बुद्धक्षेत्रं ॥

पुनरपरं शारिपुत्र ये ऽमितायुषस्तथागतस्य बुद्धक्षेत्रे सत्त्वा उपपन्नाः शुद्धा बोधिसत्त्वा अवि-निवर्तनीया एकजातिप्रतिबद्धास्तेषां शारिपुत्र बोधिसत्त्वानां न सुकरं प्रमाणमाख्यातुमन्यत्राप्रमेयाः संख्येया इति संख्यां गच्छंति ॥ तत्र खलु पुनः शारिपुत्र बुद्धक्षेत्रे सत्त्वैः प्रणिधानं कर्तव्यं । तत्कस्माद्धेतोः । यत्र हि नाम तथारूपैः सत्पुरुषैः सह समवधानं भवति ॥ नावरमात्रकेण शारिपुत्र कुशलमूलेनामितायुषस्तथागतस्य बुद्धक्षेत्रे सत्त्वा उपपद्यंते । यः कश्चिच्छारिपुत्र कुलपुत्रो वा कुलदुहिता वा तस्य भगवतो ऽमितायुषस्तथागतस्य नामधेयं श्रोष्यति श्रुत्वा च मनसि करिष्यति एकरात्रं वा द्विरात्रं वा त्रिरात्रं वा चतूरात्रं वा पंचरात्रं वा षड्रात्रं वा सप्तरात्रं वाविक्षिप्तचित्तो मनसि करिष्यति यदा स कुलपुत्रो वा कुलदुहिता वा कालं करिष्यति तस्य कालं कुर्वतः सो ऽमितायुस्तथागतः श्रावकसंघपरिवृतो बोधिसत्त्वगणपुरस्कृतः पुरतः स्थास्यति सो ऽविपर्यस्तचित्तः कालं करिष्यति च । स कालं कृत्वा तस्यैवामितायुषस्तथागतस्य बुद्धक्षेत्रे सुखवत्यां लोकधातो-रुपपत्स्यते । तस्मात्तर्हि शारिपुत्र इदमर्थवशं संपश्यमान एवं वदामि सत्कृत्य कुलपुत्रेण कुलदुहित्रा वा तत्र बुद्धक्षेत्रे चित्तप्रणिधानं कर्तव्यं ॥

तद्यथापि नाम शारिपुत्र अहमेतर्हि तां परिकीर्तयामि एवमेव शारिपुत्र पूर्वस्यां दिश्यक्षोभ्यो नाम तथागतो मेरुध्वजो नाम तथागतो महामेरुर्नाम तथागतो मेरुप्रभासो नाम तथागतो मेरुध्वजो नाम तथागत एवंप्रमुखाः शारिपुत्र पूर्वस्यां दिशि गंगानदीवालुकोपमा बुद्धा भगवंतः स्वकस्वकानि बुद्धक्षेत्राणि जिह्वेंद्रियेण संछादयित्वा निर्वेठनं कुर्वंति । प्रतीयथ यूयमिदमचिंत्यगुणपरिकीर्तनं सर्व-बुद्धपरिग्रहं नाम धर्मपर्यायं ॥

एवं दक्षिणस्यां दिशि चन्द्रसूर्यप्रदीपो नाम तथागतो यशःप्रभो नाम तथागतो महार्चिस्कंधो नाम तथागतो मेरुप्रदीपो नाम तथागतो ऽनंतवीर्यो नाम तथागत एवंप्रमुखाः शारिपुत्र दक्षिणस्यां दिशि गंगानदीवालुकोपमा बुद्धा भगवंतः स्वकस्वकानि बुद्धक्षेत्राणि जिह्वेंद्रियेण संछादयित्वा निर्वेठनं कुर्वंति । प्रतीयथ यूयमिदमचिंत्यगुणपरिकीर्तनं सर्वबुद्धपरिग्रहं नाम धर्मपर्यायं ॥

एवं पश्चिमायां दिश्यमितायुर्नाम तथागतो ऽमितस्कंधो नाम तथागतो ऽमितध्वजो नाम तथागतो महाप्रभो नाम तथागतो महारत्नकेतुर्नाम तथागतः शुद्धरश्मिप्रभो नाम तथागत एवंप्रमुखाः शारिपुत्र पश्चिमायां दिशि गंगानदीवालुकोपमा बुद्धा भगवंतः स्वकस्वकानि बुद्धक्षेत्राणि जिह्वेंद्रियेण संछाद-यित्वा निर्वेठनं कुर्वंति । प्रतीयथ यूयमिदमचिंत्यगुणपरिकीर्तनं सर्वबुद्धपरिग्रहं नाम धर्मपर्यायं ॥

एवमुत्तरायां दिशि महार्चिस्कंधो नाम तथागतो वैश्वानरनिर्घोषो नाम तथागतो दुंदुभिस्वरनिर्घोषो नाम तथागतो दुष्प्रधर्षो नाम तथागत आदित्यसंभवो नाम तथागतो जलेनिप्रभो नाम तथागतः प्रभाकरो नाम तथागत एवंप्रमुखा शारिपुत्रोत्तरायां दिशि गंगानदीवालुकोपमा बुद्धा भगवंतः स्वकस्व-कानि बुद्धक्षेत्राणि जिह्वेंद्रियेण संछादयित्वा निर्वेठनं कुर्वंति । प्रतीयथ यूयमिदमचिंत्यगुणपरिकीर्तनं सर्वबुद्धपरिग्रहं नाम धर्मपर्यायं ॥

एवमधस्तायां दिशि सिंहो नाम तथागतो यशो नाम तथागतो यशःप्रभासो नाम तथागतो धर्मो नाम तथागतो धर्मधरो नाम तथागतो धर्मध्वजो नाम तथागत एवंप्रमुखाः शारिपुत्राधस्तायां दिशि गंगानदीवालुकोपमा बुद्धा भगवंतः स्वकस्वकानि बुद्धक्षेत्राणि जिह्वेंद्रियेण संछादयित्वा निर्वेठनं कुर्वंति । प्रतीयथ यूयमिदमचिंत्यगुणपरिकीर्तनं सर्वबुद्धपरिग्रहं नाम धर्मपर्यायं ॥

एवमुपरिष्टायां दिशि ब्रह्मघोषो नाम तथागतो नक्षत्रराजो नाम तथागत इंद्रकेतुध्वजराजो नाम तथागतो गंधोत्तमो नाम तथागतो गंधप्रभासो नाम तथागतो महार्चिस्कंधो नाम तथागतो रत्नकुसुमसं-पुष्पितगात्रो नाम तथागतः सालेंद्रराजो नाम तथागतो रत्नोत्पलश्रीर्नाम तथागतः सर्वदर्शी नाम तथागतः सुमेरुकल्पो नाम तथागत एवंप्रमुखाः शारिपुत्रोपरिष्टायां दिशि गंगानदीवालुकोपमा बुद्धा भगवंतः स्वकस्वकानि बुद्धक्षेत्राणि जिह्वेंद्रियेण संछादयित्वा निर्वेठनं कुर्वंति । प्रतीयथ यूयमिदम-चिंत्यगुणपरिकीर्तनं सर्वबुद्धपरिग्रहं नाम धर्मपर्यायं ॥

तत्किं मन्यसे शारिपुत्र केन कारणेनायं धर्मपर्यायः सर्वबुद्धपरिग्रहो नामोच्यते । ये केचिच्छारिपुत्र कुलपुत्राः कुलदुहितरो वास्य धर्मपर्यायस्य नामधेयं श्रोष्यंति तेषां च बुद्धानां भगवतां नामधेयं धारयिष्यंति सर्वे ते बुद्धपरिगृहीता भविष्यंत्यविनिवर्तनीयाश्च भविष्यंत्यनुत्तरायां सम्यक्संबोधौ । तस्मात्तर्हि शारिपुत्र श्रद्दधाध्वं प्रतीयथाकांक्षथ मम च तेषां च बुद्धानां भगवतां । ये केचिच्छारिपुत्र कुलपुत्रा वा कुलदुहितरो वा तस्य भगवतो ऽमितायुषस्तथागतस्य बुद्धक्षेत्रे चित्तप्रणिधानं करिष्यंति कृतं वा कुर्वंति वा सर्वे ते ऽविनिवर्तनीया भविष्यंत्यनुत्तरायां सम्यक्संबोधौ तत्र च बुद्धक्षेत्र

उपपत्स्यंत्युपपन्ना वोपपद्यंति वा । तस्मात्तर्हि शारिपुत्र श्राद्धैः कुलपुत्रैः कुलदुहितृभिश्च तत्र बुद्धक्षेत्रे चित्तप्रणिधिरुत्पादयितव्यः ॥

तद्यथापि नाम शारिपुत्राहमेतर्हि तेषां बुद्धानां भगवतामेवमचिंत्यगुणान्परिकीर्तयामि एवमेव शारिपुत्र ममापि ते बुद्धा भगवंत एवमचिंत्यगुणान्परिकीर्तयंति ॥

सुदुष्करं भगवता शाक्यमुनिना शाक्याधिराजेन कृतं सहायां लोकधातावनुत्तरां सम्यक्संबोधिमभिसंबुध्य सर्वलोकविप्रत्ययनीयो धर्मो देशितः कल्पकषाये सत्त्वकषाये दृष्टिकषाये आयुष्कषाये क्लेशकषाये । तन्ममापि शारिपुत्र परमदुष्करं यन्मया सहायां लोकधातावनुत्तरां सम्यक्संबोधिमभिसंबुध्य सर्वलोकविप्रत्ययनीयो धर्मो देशितः सत्त्वकषाये दृष्टिकषाये क्लेशकषाये आयुष्कषाये कल्पकषाये ॥

इदमवोचद्भगवानानंदमनाः । आयुष्माञ्शारिपुत्रस्ते च भिक्षवस्ते च बोधिसत्त्वाः सदेवमानुषासुरगंधर्वश्च लोको भगवतो भाषितमभ्यनंदन् ।

॥ सुखवतीव्यूहो नाम महायानसूत्रं ॥

Date Due

BL1015 .P23 v.2
Analyse du Kandjour, recueil des livres
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00162 9064